



Arthur Schnitzler

Frau Berta Garlan

1901

Vienne – Mars 2024 – 2ndes LDH

riant et elle se sentit gênée au point de ne pouvoir lui répondre. Puis sans transition, il continua : « Je crains de vous ennuyer avec mes gravures. Attendez, ma femme va bientôt rentrer, vous savez, n'est-ce pas, qu'elle fait maintenant deux heures de marche après les repas parce qu'elle a peur de grossir.

— Votre femme est si mince et a l'air si jeune que... Enfin je trouve qu'elle n'a pas changé depuis que j'habite cette ville. » Berta crut voir les traits de Rupius se figer. Puis il dit très vite, d'un ton léger qui démentait l'expression de son visage :

« La vie paisible d'une petite ville comme la nôtre conserve la jeunesse. Notre idée à tous deux de nous retirer ici était vraiment raisonnable. Qui sait, à Vienne tout serait peut-être déjà fini ! »

Berta ne comprit pas ce qu'il voulait dire par : « Tout serait fini » ni s'il parlait de sa vie à lui, de la jeunesse de sa femme ou d'autre chose. Elle regrettait d'être venue, elle se sentait presque honteuse de sa bonne santé.

« Vous ai-je dit, poursuivit Rupius, que c'est Anna qui m'a fait cadeau de ces gravures ? Une occasion, car ce recueil est en général très cher. Un libraire avait inséré une annonce et Anna a télégraphié immédiatement à son frère de l'acheter pour nous... Vous savez que nous avons beaucoup de parents à Vienne tous les deux. Elle va parfois les voir. Et ils doivent venir prochainement nous rendre visite. Je serai content de les avoir chez moi, surtout le frère d'Anna et sa belle-sœur envers qui j'ai une dette de reconnaissance. Quand Anna est à Vienne, elle prend ses repas avec eux, elle passe ses nuits chez eux... enfin vous comprenez, chère madame. »

Il disait cela froidement et d'un ton détaché, comme s'il avait parlé d'une affaire ; on aurait pu croire qu'il avait pris la résolution de raconter cela à toute personne venant le voir ce jour-là. C'était la première fois qu'il parlait à Berta des voyages de sa femme.

« Elle y retourne demain, dit-il, je crois que cette fois il s'agit de sa toilette d'été.

— Je trouve cela très avisé de la part de votre femme, répondit Berta, heureuse d'avoir trouvé quelque chose à répondre.

— Et de plus c'est meilleur marché, ajouta Rupius. Je vous assure, même en comptant le voyage. Pourquoi ne faites-vous pas comme ma femme ?

— Mais comment cela, monsieur Rupius ?

— Eh bien, pour vos chapeaux et vos robes ! Vous aussi, vous êtes jeune et jolie !

— Grands dieux, mais pour qui me ferais-je belle ?

— Pour qui ? Et pour qui donc ma femme se fait-elle si belle ? »

La porte s'ouvrit et Mme Rupius entra, une ombrelle rouge à la main, dans une robe claire de demi-saison, avec un chapeau blanc garni d'un ruban rouge posé sur ses cheveux sombres relevés en chignon. L'aimable sourire qui lui était habituel flottait sur ses lèvres tandis que, calme et sereine, elle s'avancait vers Berta pour lui souhaiter le bonjour. « On vous revoit enfin », dit-elle. La bonne était entrée derrière elle, Anna lui remit son chapeau et son ombrelle. « Ces gravures vous intéressent aussi, madame Garlan ? » Elle s'approcha de son mari et passa doucement la main sur son front et ses cheveux.

« Je m'étonnais justement de ce que madame Garlan n'aille jamais à Vienne, dit Rupius.

— C'est vrai, interrompit sa femme, pourquoi ne le faites-vous pas ? Vous y avez certainement encore d'anciennes relations, accompagnez-moi donc un jour... Tenez, demain ! Pourquoi pas ? »

Tandis que sa femme parlait, Rupius regardait droit devant lui, comme s'il n'osait poser les yeux sur elle.

« Vous êtes vraiment très aimable, madame », dit Berta qui sentit un flot de joie l'envahir. Elle s'étonna de n'avoir plus pensé pendant longtemps à la possibilité d'un voyage pourtant si facile et il lui sembla subitement qu'il y avait là un remède à l'étrange découragement dont elle souffrait depuis quelques jours.

« Eh bien ! Est-ce entendu, madame Garlan ? »

— Je ne sais vraiment pas... demain j'aurais le temps ; je n'ai qu'une leçon à donner chez ma belle-sœur et elle n'y regarde pas de si près ; mais est-ce que je ne vous dérangerai pas ? »

Un léger nuage passa sur le front de Mme Rupius. « Me déranger, mais à quoi pensez-vous ? Je serai enchantée d'avoir une compagne de voyage agréable pour l'aller et le retour. Et à Vienne... mon Dieu, nous aurons certainement quelques courses communes.

— Monsieur votre mari, dit Berta en rougissant comme une jeune fille qui parle de son premier bal, m'a dit... m'a conseillé...

— Il vous a certainement chanté les louanges de ma couturière », dit en riant Mme Rupius.

Rupius, toujours immobile, ne regardait ni l'une ni l'autre.

« Eh bien, je vous remercie, madame Rupius. Je l'avoue, j'ai envie d'être bien habillée, comme vous.

— Rien de plus facile, reprit Mme Rupius, je vous emmène chez ma couturière et j'ai ainsi l'agréable perspective de ne pas entreprendre seule

mes prochains voyages. J'en suis aussi contente pour toi, dit-elle à son mari en caressant la main qu'il avait posée sur la table, et pour vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Berta. Vous verrez comme cela vous fera du bien. Pouvoir marcher dans des rues où personne ne vous connaît, quelle joie ! J'en ai besoin de temps en temps... Cela me vivifie, et après, ajouta-t-elle en regardant son mari de côté d'un air à la fois craintif et tendre, je reviens ici et je me sens très heureuse, la femme la plus heureuse du monde, me semble-t-il.» Elle s'approcha de son mari et l'embrassa sur la tempe. Berta l'entendit murmurer : «Mon chéri...» Pourtant il regardait toujours droit devant lui, comme s'il avait eu peur de rencontrer le regard de sa femme. Tous deux se taisaient, comme absorbés, oubliant que Berta était là. Berta sentit obscurément qu'un mystère planait dans leurs relations, qu'elle ne pouvait comprendre faute de pénétration, d'expérience, ou peut-être même de bonté. Le silence se prolongea quelques minutes et Berta se sentit si mal à l'aise qu'elle eut envie de s'en aller ; mais il fallait encore fixer les détails pour le voyage du lendemain. Ce fut Anna qui parla la première :

«Eh bien, c'est entendu, nous nous retrouverons à la gare demain matin, pour le premier train, n'est-ce pas ? Je m'arrangerai pour que nous reprenions ensemble le train du soir, à sept heures. On fait déjà bien des choses en huit heures de temps.

— C'est d'accord, dit Berta, je voudrais simplement que vous ne vous dérangiez en rien pour moi.»

Anna l'interrompit avec une certaine irritation. «Ne vous ai-je pas dit que je serai ravie de voyager avec vous ? Du reste, aucune jeune femme de la ville ne m'est aussi sympathique que vous.

— Oui, dit M. Rupius, je peux vous l'affirmer. Vous savez que ma femme ne voit presque personne ici... d'ailleurs, vous avez été si longtemps sans venir que j'ai craint qu'elle ne vous perde aussi.

— Mais quelle idée, monsieur Rupius, et vous, madame, j'espère que vous n'avez pas pu croire une minute...» Berta sentit son cœur déborder d'affection pour le mari et la femme. Elle était si émue qu'elle en avait des tremblements dans la voix.

Mme Rupius eut un sourire étrange et supérieur : «Je n'ai rien pensé du tout ; d'ailleurs il y a des choses auxquelles je ne réfléchis pas. Je ne tiens pas à voir beaucoup de monde, mais vous, Berta, je vous aime vraiment.» Elle lui tendit la main. Berta jeta un regard sur le visage de Rupius, certaine d'y trouver enfin une ombre de satisfaction ; mais elle fut tout étonnée de voir ses yeux comme remplis d'épouvante fixer un coin de la pièce.

La femme de chambre entra, apportant le café. On reparla des projets du lendemain et l'on finit par arrêter un plan assez détaillé que Berta s'empressa de noter sur son calepin, ce qui fit sourire Mme Rupius.

Quand Berta se retrouva dans la rue, le ciel s'était obscurci et l'atmosphère alourdie présageait un orage imminent. Les premières grosses gouttes tombaient comme elle atteignait sa maison ; arrivée au premier étage, elle s'aperçut avec quelque inquiétude que l'enfant et la bonne n'étaient pas rentrés. Elle s'approcha de la fenêtre pour la fermer et les vit accourir tous deux. Le premier coup de tonnerre la fit tressaillir ; un éclair fulgura simultanément.

L'orage fut court, mais particulièrement violent. Berta, assise sur son lit, tenait son petit garçon sur ses genoux et lui racontait une histoire pour l'empêcher d'avoir peur ; elle avait l'impression qu'il existait une relation secrète entre son état d'âme depuis deux jours et cette perturbation du temps. Au bout d'une demi-heure, tout s'était calmé. Elle ouvrit la fenêtre : l'air était rafraîchi, le ciel clair et dégagé dans le crépuscule du soir. Berta respira profondément ; elle était pénétrée par un sentiment de paix et d'espérance.

Il était temps de s'habiller pour le dîner en musique. En arrivant, elle trouva tout le monde installé autour d'une grande table sous un arbre. Elle eût voulu parler à sa belle-sœur de son projet pour le lendemain, mais une légère crainte la retint tout d'abord comme si ce voyage avait été quelque chose de défendu. Monsieur Klingemann, avec sa gouvernante, passa à côté de leur table. Cette femme, personne opulente, entre deux âges, était plus grande que lui et marchait comme une somnambule. Klingemann salua avec une politesse exagérée, les messieurs répondirent froidement, et les dames firent semblant de n'avoir rien vu. Berta, seule, inclina la tête en les regardant passer. Richard, assis à côté de sa tante, lui chuchota : «C'est sûrement sa maîtresse... Si, je le sais!»

On mangeait, on buvait, on devisait ; de temps à autre, des personnes de connaissance qui se trouvaient à d'autres tables venaient bavarder un instant, puis retournaient à leur place. La musique résonnait aux oreilles de Berta sans lui faire la moindre impression ; la question de savoir comment elle allait faire pour annoncer son projet la préoccupait exclusivement. Soudain, profitant d'un crescendo de la musique, Berta dit à Richard : «Je ne pourrai pas te donner ta leçon demain parce que je vais à Vienne.

— À Vienne ?» dit Richard, et, interpellant sa mère par-dessus la table, il s'écria : «Dis donc, maman, tante Berta va à Vienne demain.

- Qui va à Vienne? questionna Garlan, qui était à l'autre bout.
 — Moi, dit Berta.
 — Tiens tiens! » fit Garlan en la menaçant plaisamment du doigt.

La chose était dite. Berta en fut tout heureuse. Pendant ce temps, Richard se moquait des gens assis dans le jardin, du gros chef d'orchestre entre autres, qui sautillait en mesure tout en dirigeant, et du trompette qui gonflait ses joues et qui avait l'air de pleurer. Berta ne cessait de rire. On plaisanta sa bonne humeur, et le docteur Friedrich lança qu'elle allait certainement à Vienne pour un rendez-vous galant.

« Ça, je te le défends bien! » cria Richard, tellement piqué que la gaieté devint générale. Seule Elly, demeurée silencieuse, fixait sa tante d'un œil étonné.

Par la fenêtre ouverte du compartiment, Berta regardait le paysage; aussitôt après le départ du train, Mme Rupius avait pris un livre dans son petit sac et s'était mise à lire. Elle avait presque l'air de vouloir éviter une conversation avec Berta et celle-ci s'en trouva un peu froissée. Elle avait toujours désiré se lier avec Mme Rupius, mais depuis la veille surtout ce désir avait pris de telles proportions qu'il lui rappelait l'adoration romanesque qu'elle avait éprouvée, petite fille, pour certaines amies. Tout d'abord elle s'était sentie malheureuse, comme abandonnée, peu à peu cependant les images variées qu'elle apercevait derrière la fenêtre la distraient agréablement. Tandis qu'elle regardait les rails qui semblaient courir à sa rencontre, les haies et les poteaux télégraphiques qui sautaient ou volaient vers elle, elle se souvint des quelques petits voyages qu'elle avait faits, enfant, avec ses parents, dans le *Salzkammergut*¹ et du plaisir immense qu'elle prenait alors à être assise près de la fenêtre, dans le train. Puis elle regarda au loin, jouissant du miroitement du fleuve, des ondulations gracieuses des collines et des prairies, du bleu du ciel et du blanc des nuages. Au bout d'un certain temps, Anna posa son livre, se mit à bavarder avec Berta et lui sourit comme à une enfant.

« Si on nous avait prédit cela... dit Mme Rupius.

— Qu'ensemble nous irions à Vienne?

— Non, non; que toutes les deux... comment dire?... nous passerions notre vie là-bas — de la tête elle fit un geste pour indiquer la direction d'où elles venaient —, ou même que nous y finirions nos jours!

— Évidemment, fit Berta, qui n'avait jamais réfléchi à ce que cela pouvait avoir de curieux.

— Vous encore, vous le saviez en vous mariant; mais moi... » Mme Rupius regardait droit devant elle.

« Vous n'êtes venue vous fixer dans notre petite ville que lorsque... demanda Berta, qui s'interrompit, gênée.

— Mais oui, vous devez le savoir! » Mme Rupius la regardait avec une sorte de blâme dans les yeux. Puis elle ajouta, souriant doucement, comme si ce à quoi elle pensait n'était pas si triste: « Oui, je ne me doutais pas qu'un jour je devrais quitter Vienne; mon mari, qui était fonctionnaire dans un ministère, aurait pu malgré sa maladie conserver encore longtemps sa situation, mais il a voulu partir.

— Il pensait sans doute que le bon air, le repos... » commença Berta, qui sentit aussitôt qu'elle ne disait rien de sensé.

Cependant, Anna répondit gentiment: « Non, ni le repos ni le climat n'y peuvent quelque chose; mais il pensait que de toute façon ce serait préférable pour nous deux. Et il avait raison, qu'avions-nous encore à faire dans la capitale? »

Berta comprit qu'Anna lui cachait quelque chose; elle aurait voulu la prier de lui parler à cœur ouvert, mais ne se sentait pas assez adroite pour bien formuler cette demande. Et comme si Mme Rupius avait deviné sa pensée, elle donna un autre cours à la conversation; elle demanda à Berta des nouvelles de son beau-frère, la questionna sur les dispositions musicales de ses élèves, sur sa méthode d'enseignement; puis elle reprit son roman et Berta fut livrée à elle-même. À un moment, levant les yeux de dessus son livre, Anna demanda: « Vous n'avez donc rien pris à lire?

— Si, si », répondit Berta, qui se rappela avoir emporté le journal; elle le prit et le feuilleta avec attention. On approchait de Vienne. Mme Rupius ferma son livre d'un coup sec et le remit dans son sac. Elle regarda Berta avec une certaine affection, comme une enfant qu'on va livrer à un sort hasardeux. « Encore un quart d'heure, fit-elle, et nous voilà... j'allais dire chez nous. »

La ville s'étendait devant elles. De l'autre côté du fleuve se dressaient de grandes cheminées d'usine; de longues rangées de maisons badigeonnées de jaune s'alignaient et des clochers pointaient. Tout cela était éclairé par le doux soleil de mai.

Berta sentit battre son cœur. Elle avait l'impression de rentrer dans une patrie d'où elle avait été longtemps bannie, qui avait sans doute beaucoup changé et où toutes sortes de découvertes et de surprises l'attendaient. Quand le train entra en gare, elle se sentit presque sans appréhension.

Les deux jeunes femmes prirent une voiture et se firent conduire dans le centre. Quand elles traversèrent le *Ring*¹, Berta se pencha à la fenêtre ; elle vit un jeune homme dont la silhouette et la démarche lui rappelaient Emil Lindbach. Elle eût voulu qu'il se retournât, mais elle le perdit de vue sans qu'il le fit.

La voiture s'arrêta devant une maison du *Kohlmarkt*² ; les deux femmes en descendirent et montèrent au troisième étage où se trouvait l'atelier de la couturière. Tandis que Mme Rupius avait son essayage, Berta se faisait montrer des tissus et choisit un modèle ; une jeune fille prit ses mesures et il fut convenu que Berta reviendrait huit jours plus tard pour un essayage. Mme Rupius entra, venant de la pièce voisine ; elle demanda qu'on prît soin de la commande de son amie. Berta eut soudain l'impression d'être l'objet de regards un peu railleurs et que tous les yeux se fixaient sur elle presque avec pitié. Elle s'aperçut dans la glace et prit conscience du parfait mauvais goût de sa mise. Quelle idée avait-elle donc eue de choisir cette toilette du dimanche, qui sentait sa province à mille pas, au lieu du tailleur simple qu'elle portait toujours et qui lui allait si bien ? Elle rougit de dépit. Elle avait une robe de foulard rayée noir et blanc qui avait été à la mode trois ans auparavant et un chapeau surchargé de roses, trop relevé sur le devant, et qui l'écrasait, en rendant sa fine silhouette presque ridicule. Pour comble, Mme Rupius lui dit en descendant, comme si elle avait tenu à la consoler : « N'importe comment, vous êtes toujours jolie ! »

Elles se trouvaient toutes les deux sous la porte cochère.

« Et maintenant ? questionna Mme Rupius, quels sont vos projets ? »

— Vous voulez donc me... c'est-à-dire... » Berta, effarée, eut la sensation d'être abandonnée.

Mme Rupius l'observait avec une pitié bienveillante.

« Je pense, dit-elle, que vous allez rendre visite à votre cousine, n'est-ce pas ? Et je suppose qu'elle vous gardera à déjeuner. »

— Certainement, Agathe m'invitera.

— Eh bien, je vais vous emmener chez elle, si cela vous convient, puis j'irai chez mon frère et, si cela m'est possible, je viendrai vous reprendre à trois heures. »

Elles s'engagèrent ensemble dans les rues les plus fréquentées du centre et s'arrêtèrent pour regarder les devantures. Berta fut d'abord étourdie par tout ce bruit, puis il lui procura un certain plaisir. Elle observa les passants, et la vue de ces hommes élégants, de ces femmes bien mises la charma. Tout ce monde semblait habillé de neuf et avait

l'air beaucoup plus heureux que là-bas. Elle s'arrêta devant un magasin d'objets d'art et immédiatement ses yeux se posèrent sur un portrait qu'elle connaissait ; c'était celui d'Emil Lindbach, dont elle avait vu la reproduction dans le magazine. Berta fut contente comme si elle avait rencontré un ami. « Je le connais, celui-là, dit-elle à Mme Rupius. »

— Qui donc ?

— Celui-là. (Du doigt elle montrait le portrait.) J'ai été au Conservatoire avec lui, pensez donc !

— Vraiment ? » interrogea Mme Rupius. Berta, levant les yeux, constata qu'Anna n'avait pas accordé la moindre attention à la photographie et que ses pensées étaient ailleurs. Mais Berta n'en fut pas fâchée, car elle craignait déjà de s'être trahie par le ton trop chaleureux de sa voix. En même temps elle se sentit légèrement fière d'avoir été aimée et embrassée jadis par le tout jeune homme dont le portrait aujourd'hui était exposé là. Elle continua son chemin avec une satisfaction intime. Et elle s'arrêta bientôt dans la *Riemerstrasse*¹ devant la maison de sa cousine.

« C'est entendu, n'est-ce pas, dit-elle, vous viendrez me chercher à trois heures ? »

— Oui, répliqua Mme Rupius, ou alors... si je me mettais en retard, ne restez que le temps qu'il plaira à votre cousine ou à vous-même ; convenons en tout cas de nous retrouver à la gare à sept heures. Au revoir. » Elle tendit la main à Berta et s'en alla rapidement. Surprise, Berta la suivit des yeux. Elle eut la même sensation d'abandon que dans le train, lorsque Mme Rupius s'était plongée dans son roman.

Elle monta deux étages. Sa cousine n'avait pas été prévenue de sa visite et Berta craignit soudain d'arriver mal à propos. Elle n'avait pas vu Agathe depuis des années et la correspondance entre elles s'était beaucoup espacée.

Mais Agathe la reçut comme si elles s'étaient quittées la veille, sans étonnement et sans cordialité. Berta, qui souriait déjà à la façon des gens qui croient faire une surprise, réprima vite ce sourire.

« Tu te fais bien rare, dit Agathe ; pourquoi ne nous donnes-tu jamais de tes nouvelles ? »

— Mais, Agathe, c'est toi qui me dois une lettre depuis trois mois.

— Vraiment ? fit Agathe. Oh ! moi, j'ai une excuse, tu sais le travail que donnent trois enfants ; t'ai-je écrit que Georg allait déjà en classe, à présent ? » Agathe fit entrer sa cousine dans la chambre des enfants, où la bonne était en train de faire déjeuner Georg et les deux petites filles. Berta leur posa quelques questions, mais les enfants étaient sauvages. La

plus petite se mit même à pleurer. Finalement Agathe dit à Georg : « Demande donc à tante Berta de nous amener Fritz la prochaine fois. »

Berta remarqua combien sa cousine avait vieilli durant ces dernières années. Quand elle se penchait sur ses enfants, elle avait tout l'air d'une vieille femme, et Berta savait pertinemment qu'Agathe avait juste un an de plus qu'elle !

Quand elles rentrèrent dans la salle à manger, tous les sujets de conversation étaient épuisés entre elles, et lorsque Agathe invita Berta à déjeuner avec eux, on aurait pu penser que c'était seulement pour dire quelque chose. Malgré cela, Berta accepta et sa cousine s'en fut à la cuisine donner des ordres. Berta jeta un regard circulaire sur la pièce meublée avec économie et mauvais goût. Il faisait assez sombre, la rue étant étroite. Elle prit un album de photographies qui était posé sur la table et n'y retrouva guère que des figures de connaissance : tout d'abord les parents d'Agathe, morts depuis longtemps, puis ses propres parents et ses frères dont elle n'avait aucune nouvelle, des portraits d'amis de jeunesse, qu'elle avait perdus de vue, et enfin une photo dont elle avait presque entièrement oublié l'existence : Agathe et elle, très jeunes filles. À ce moment-là elles se ressemblaient beaucoup, étaient très amies, et Berta se souvenait de toutes leurs confidences... Et cette ravissante petite personne aux nattes relevées était presque une vieille femme maintenant. Quant à elle, pourquoi persistait-elle à se croire jeune ? Les autres ne la voyaient-ils pas comme elle voyait Agathe ? Elle se proposa d'observer dans l'après-midi les regards que lui jetteraient les passants. Quelle horreur si elle devait avoir l'air aussi vieille que sa cousine ! Non, cette idée était ridicule ! Elle songea à son neveu qui l'appelait toujours « jolie tante » ; à la promenade nocturne de Klingemann la veille au soir... et même aux amabilités de son beau-frère, rassurantes, au fond. Regardant la glace en face d'elle, elle aperçut deux yeux clairs et un visage sans rides : ses propres yeux et son visage !

Lorsque Agathe rentra, Berta se mit à parler de leur adolescence commune, mais Agathe semblait avoir oublié ses relations d'autrefois, comme si le mariage, la maternité et ses soucis quotidiens, en même temps que sa jeunesse avaient également effacé tous ses souvenirs. Quand Berta lui rappela une soirée d'étudiants où elles avaient été ensemble, quand elle reparla de jeunes gens qui avaient fait la cour à Agathe, d'une certaine gerbe de fleurs anonyme qui lui avait été envoyée, Agathe sourit d'abord, comme absente ; puis, regardant Berta, elle dit : « Comment te rappelles-tu encore toutes ces bêtises ? »

Le mari d'Agathe rentra de son bureau. Il avait fortement grisonné. Il ne sembla tout d'abord pas reconnaître Berta, puis la confondit avec une autre dame ; enfin il s'excusa, alléguant sa mauvaise mémoire des physiologies. À table il joua l'homme du monde, la questionna d'un air supérieur sur les us et coutumes de sa petite ville et lui demanda en riant si elle ne comptait pas se remarier. Agathe prit part à ses taquineries tout en jetant de temps à autre un regard réprobateur à son mari qui essayait de donner un tour frivole à la conversation. Berta n'était pas à son aise. Plus tard, le mari d'Agathe fit une allusion discrète au nouvel espoir de maternité de sa femme. Berta qui, généralement, éprouvait de la sympathie pour les femmes enceintes eut cette fois une impression presque désagréable. Dans le ton du mari, il n'y avait pas trace d'amour, mais plutôt de la sottise et vaine gloriole d'un homme qui est fier d'avoir fait son devoir. Il semblait vouloir dire qu'occupé comme il l'était, il faisait preuve d'un bon vouloir extrême en consentant à partager encore le lit d'Agathe, qui n'était plus guère jolie. Berta avait la sensation d'être mêlée à une action malpropre, qui ne la regardait pas. Elle fut contente de voir le mari disparaître sitôt le repas terminé, pour aller, selon son habitude, s'adonner à « son seul vice quotidien » : jouer au billard, une heure, dans un café.

Berta resta seule avec Agathe.

« Oui, dit Agathe, voilà que ça recommence. » Et elle se mit à raconter par le menu ses précédents accouchements, avec une précision technique, une franchise et un manque de pudeur qui frappèrent d'autant plus Berta qu'elles étaient devenues si étrangères l'une à l'autre. Mais tandis que sa cousine parlait, Berta pensa tout à coup au bonheur d'avoir un enfant d'un homme qu'on aimerait. Elle n'écoutait plus les répugnants discours d'Agathe, elle pensait seulement à l'indicible désir d'être mère qu'elle avait eu dans sa jeunesse, et elle se souvint d'un instant de sa vie où ce désir avait été plus vivace que jamais. C'était un soir où Emil Lindbach l'avait ramenée du Conservatoire, tenant sa main dans la sienne. Oui, elle se souvenait du vertige qui l'avait prise, et elle savait que ce jour-là, pour la première fois, elle avait compris cette phrase, rencontrée parfois dans les romans : « Il aurait pu faire d'elle ce qu'il voulait. »

Elle s'aperçut alors qu'il faisait sombre et qu'Agathe, dans le coin de son canapé, semblait dormir. La pendule marquait trois heures. Quel ennui que Mme Rupius tarde encore ! Berta s'approcha de la fenêtre pour regarder la rue. Puis elle se retourna vers Agathe qui avait rouvert les

yeux. Elle chercha vite un nouveau sujet de conversation et parla de la toilette qu'elle venait de commander, mais Agathe avait trop sommeil, elle ne répondait même plus. Berta, ne voulant pas l'importuner, prit congé. Elle décida d'attendre Mme Rupius dans la rue. Agathe sembla ravie et, tandis que Berta s'habillait, elle devenait nettement plus cordiale qu'avant, et près de la porte, elle lui dit comme cédant à une inspiration subite : « Ce que le temps passe ; j'espère qu'on te reverra bientôt ! »

Quand Berta se retrouva devant la porte cochère, elle comprit qu'elle attendrait en vain Mme Rupius. Certainement celle-ci n'avait jamais songé à passer l'après-midi avec elle ; il n'y avait rien à redire ; et cela s'expliquait sans aucune malice. Mais Berta fut cependant peinée du peu de confiance qu'Anna lui témoignait. Elle erra dans la ville sans but aucun ; plus de trois heures encore la séparaient du moment où elle devait se rendre à la gare. Elle commença par retourner dans les rues du centre. Qu'il était agréable de flâner ainsi en étrangère, sans que personne ne vous observe ! Elle avait été longtemps privée de ce plaisir. Plusieurs messieurs la regardèrent avec intérêt ; quelques-uns même s'arrêtèrent pour la suivre des yeux. Elle regretta d'être si mal habillée et, d'avance, se fit une joie du jour où elle aurait sa jolie robe venant de chez une couturière de Vienne. Elle aurait désiré être suivie par quelqu'un. Soudain, comme un éclair, la pensée de rencontrer Emil Lindbach traversa son esprit. La reconnaîtrait-il seulement ? Quelle question ! Mais de pareils hasards ne se produisent pas... elle était sûre de pouvoir arpenter Vienne pendant des journées entières sans jamais le rencontrer. Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas vu ? Depuis sept ans, huit ans... Oui, leur dernière entrevue avait eu lieu deux ans avant son mariage. Par une chaude soirée d'été, elle avait été dîner dans le Prater, au *Schweizerhaus*¹ avec ses parents, il avait passé près d'eux avec un ami et s'était arrêté quelques minutes près de leur table. Ah oui, elle se rappelait maintenant qu'elle se trouvait avec le jeune médecin qui désirait l'épouser et qu'Emil s'était tenu devant elle, le chapeau à la main — détail qui l'avait charmée — pendant toute la durée de l'entretien dont elle avait oublié le sujet. Ferait-il de même si elle le rencontrait maintenant ? Où donc pouvait-il habiter à présent ? Autrefois il louait une chambre près de la *Paulanerkirche*²... un jour il lui en avait même montré la fenêtre et avait risqué une remarque... elle ne se rappelait pas ses paroles, mais il l'avait certainement invitée à monter avec lui ! Elle l'avait vertement tancé et l'avait même menacé de ne plus le revoir, s'il avait de pareilles intentions... Et jamais il n'en avait reparlé. Retrouverait-

elle, reconnaîtrait-elle cette fenêtre ? Elle pouvait effectivement se promener par là... ici ou ailleurs, c'était indifférent. Elle se dépêchait maintenant, dans la direction de *Wieden*¹ comme si subitement elle avait trouvé son but. Mais combien ces quartiers avaient changé ! Du haut de l'*Elisabethbrücke*² elle voyait les murs à l'abri desquels coulait maintenant la rivière *Wien*, des voies ferrées en chantier, des petits wagons qui circulaient et des ouvriers qui s'activaient. Par le chemin que si souvent elle avait parcouru jadis, elle était arrivée près de la *Paulanerkirche*. Elle s'arrêta, ne sachant plus du tout où avait logé Emil... Était-ce à droite ou à gauche qu'il fallait prendre ? Bizarre, comme sa mémoire lui faisait défaut ! Rebroussant chemin, elle se dirigea lentement vers le Conservatoire. Elle s'arrêta devant. Là-haut étaient les fenêtres d'où elle avait souvent regardé la coupole de la *Karlskirche*³, attendant fébrilement la fin de sa leçon pour retrouver Emil. Comme elle l'avait aimé ! et qu'il était étrange que cela ait pu se terminer tout à fait ! Elle revenait à Vienne, veuve depuis des années, mère d'un petit garçon qui grandissait... et même si elle était morte, Emil ne l'aurait pas su, ne l'aurait peut-être appris que bien plus tard... Ses yeux s'arrêtèrent sur une affiche près de la porte d'entrée. C'était l'annonce d'un concert où il devait jouer et son nom y figurait parmi ceux de grands artistes que Berta vénérât respectueusement depuis longtemps. « Brahms, concerto pour violon, joué par le virtuose de la cour de Bavière, Emil Lindbach »... Virtuose de la cour de Bavière, elle ignorait ce détail. Il lui semblait que celui dont le nom rayonnait sur cette affiche allait d'un instant à l'autre apparaître sur le perron, portant sa boîte à violon et une cigarette aux lèvres. Tout cela lui était si présent maintenant, et le devint encore davantage à l'instant où, de là-haut, elle entendit le son filé d'un violon, comme elle l'avait si souvent entendu jadis. Elle décida d'assister à ce concert, de revenir à Vienne... même si elle devait passer la nuit à l'hôtel. Elle prendrait une place dans les premiers rangs pour l'observer de près. Peut-être aussi la verrait-il et la reconnaîtrait-il ? Elle resta là, devant cette affiche jaune, perdue dans ses pensées jusqu'au moment où elle sentit se fixer sur elle les regards de quelques jeunes gens qui sortaient par le perron ; elle se rendit compte alors qu'elle avait souri pendant tout ce temps, comme dans un beau rêve. Elle poursuivit son chemin. Les alentours du *Stadtpark* avaient, eux aussi, beaucoup changé, et en cherchant les endroits familiers où elle se promenait avec lui, elle ne trouva que des terrains en chantier où les arbres avaient été coupés et où des clôtures de planches barraient le passage. Elle ne put retrouver le banc où ils avaient

échangé des mots d'amour dont l'accent lui était resté en mémoire, alors qu'elle en avait oublié le détail. Elle arrivait maintenant dans la partie intacte et bien soignée du jardin, qui était pleine de monde. Mais encore une fois, elle eut l'impression qu'on la regardait, que quelques dames se moquaient d'elle et elle se sentit à la fois gênée de son air provincial et furieuse de cette gêne. Autrefois elle parcourait ces allées, fière et insouciant, en jolie jeune fille qu'elle était ! Elle se sentit bien diminuée et pitoyable. L'idée de se mettre au premier rang de la grande salle de concerts lui parut téméraire, presque irréalisable. Elle jugea peu probable qu'Emil Lindbach la reconnût, impossible qu'il se souvînt encore de son existence. Qu'avait-il vécu depuis leur aventure ? Combien de femmes, combien de jeunes filles devaient l'avoir aimé, et autrement qu'elle ! Tandis qu'elle regagnait le *Ring* par des allées moins fréquentées, elle imaginait toutes sortes d'aventures dont son amour de jeunesse était le héros ; à sa conception de la vie d'artiste, avec les tournées à l'étranger, se mêlaient confusément des histoires qu'elle avait lues dans les romans. Elle le vit à Venise dans une gondole, avec une grande-duchesse russe, et à la cour de Bavière où des duchesses l'écoutaient et s'éprenaient de lui ; ensuite, il lui apparaissait dans le boudoir d'une cantatrice de l'Opéra et à un bal masqué en Espagne, galamment entouré de masques séducteurs. Et plus son image semblait disparaître dans les sphères auxquelles elle ne pouvait atteindre, plus Berta se sentait minable, et moins elle comprenait tout à coup qu'elle ait pu renoncer jadis à ses propres espoirs, à ses ambitions d'artiste, à l'ami tant aimé, pour vivre cette existence terne et se perdre dans la foule. Un frisson la parcourut, tandis qu'elle comprenait qu'elle n'était rien de plus que la veuve d'un homme quelconque, pauvre veuve qui vivait dans une petite ville où elle se débrouillait en donnant des leçons de piano et en vieillissant lentement. Jamais sur sa route elle n'avait trouvé fût-ce un reflet de la splendeur dans laquelle il vivait, lui, depuis le début de sa carrière. Et un nouveau frisson la secoua lorsqu'elle songea à l'inertie avec laquelle elle avait accepté son sort, sans autre espoir, sans autre attente, et sa morne indifférence lui parut subitement inexplicable.

Elle était arrivée à l'*Aspernbrücke*¹ sans se rendre compte du chemin parcouru. Une file de voitures la força d'attendre avant de traverser. Elle vit des hommes qui, pour la plupart, portaient des jumelles ; elle comprit qu'ils revenaient des courses du *Prater*². Un homme, en compagnie d'une jeune femme habillée d'une toilette printanière blanche, passa dans un élégant équipage ; ensuite vint une voiture où se trouvaient deux

dames en tenues voyantes. Berta les suivit longtemps des yeux : l'une se retourna pour regarder un joli jeune homme à pardessus gris, nonchalamment appuyé dans le coin de sa voiture, juste derrière la leur. Berta éprouva une impression douloureuse, une sourde irritation. Elle eût voulu être la dame que ce jeune homme suivait ; elle eût voulu être jeune, belle, indépendante, être une femme... mon Dieu ! qui peut faire ce qu'elle veut et se retourner sur les hommes qui lui plaisent. Et subitement, elle eut la certitude que Mme Rupius se trouvait en ce moment avec quelqu'un qu'elle devait aimer. Pourquoi pas, du reste ? N'était-elle pas libre de disposer de son temps, du moins à Vienne ? Et n'était-elle pas très jolie, dans sa robe mauve vaporeuse, avec sur les lèvres ce sourire que peut seulement donner le bonheur... et le bonheur, elle ne pouvait pas le trouver chez elle. Berta eut alors la vision de M. Rupius chez lui, s'occupant de ses gravures anciennes. Il ne les regarde certainement pas aujourd'hui, non, car il tremble, agité d'une inquiétude immense, que quelqu'un, dans la grande ville ne lui prenne sa femme, et qu'elle ne revienne jamais, il a peur de rester seul dans sa détresse. Et Berta éprouve soudain pour lui une pitié si grande, si nouvelle qu'elle voudrait être auprès de lui pour le consoler et l'apaiser.

Elle sentit qu'on lui touchait le bras ; elle tressaillit et leva les yeux. Un jeune homme, à ses côtés, la regarda insolemment. Comme elle le fixait d'un œil distrait, il fit : « Eh bien ! » et se mit à rire ; Berta eut peur et elle traversa la rue presque en courant, malgré une voiture qui arrivait. Elle avait honte maintenant de son désir de tout à l'heure d'être la dame dans la voiture, elle songea que l'impudence du jeune homme en était le châtiment. Non, évidemment, elle est une femme honnête, elle a une profonde horreur de ce genre d'audace... non, pour rien au monde elle ne pourrait plus vivre à Vienne où l'on est exposé à de pareilles choses ! Une envie profonde de retrouver la paix de sa petite maison, une joie immense à l'idée de revoir son enfant l'émeuvent comme ce qu'il y a de plus beau... Quelle heure peut-il bien être ? Sept heures moins le quart ! Seigneur, il va falloir qu'elle prenne une voiture. Tant pis ! Mme Rupius a payé la course de ce matin, la voiture qu'elle va prendre ne lui coûtera donc pour ainsi dire que la moitié du prix. Elle s'installe dans un fiacre sans capote où elle se rejette en arrière, une pose élégante presque semblable à celle de la dame à la robe blanche. Les gens la regardent. Elle sait qu'ainsi elle doit avoir l'air jeune et jolie et elle se sent à l'abri de tout. Elle éprouve un plaisir infini à cette course rapide sur les roues caoutchoutées. Ce sera parfait, la prochaine fois, quand elle aura sa robe

neuve et son petit chapeau de paille qui la rajeunit. Elle est contente de constater que Mme Rupius l'attend à l'entrée de la gare et la voit arriver, mais elle ne trahit pas sa fierté et fait comme s'il était tout naturel d'arriver ainsi en fiacre à la gare.

« Nous avons encore dix minutes, dit Mme Rupius. M'en voulez-vous beaucoup de vous avoir fait attendre ? Les enfants de mon frère avaient invité des amis à goûter et ne voulaient absolument pas me laisser partir. J'ai pensé trop tard à vous faire chercher : les enfants vous auraient amusée et j'ai dit à mon frère que la prochaine fois je vous emmènerai chez lui avec votre fils. »

Berta eut honte ; comme elle avait mal jugé cette jeune femme ! Elle ne put que lui serrer la main en murmurant : « Je vous remercie, vous êtes tellement gentille. »

Elles gagnèrent le quai et montèrent dans un compartiment vide. Mme Rupius, qui tenait à la main un petit sac de cerises, les mangeait une à une en jetant les noyaux par la fenêtre. Quand le train se mit en marche, elle s'adossa confortablement et ferma les yeux tandis que Berta regardait par la fenêtre ; elle était fatiguée par ces heures de marche et se sentait plutôt mal à l'aise en songeant à cette journée qu'elle aurait pu passer autrement, avec joie et sérénité ! Elle repensa d'abord à l'accueil froid et au déjeuner ennuyeux chez sa cousine ! Qu'il était triste de n'avoir plus d'autres relations à Vienne ! Elle avait erré comme une étrangère dans cette ville où elle avait vécu vingt-six ans de sa vie. Pourquoi ? Et pourquoi n'avait-elle pas fait arrêter la voiture ce matin, quand elle avait aperçu cette silhouette qui rappelait celle d'Emil Lindbach ? Évidemment elle n'aurait pas pu courir après lui, l'appeler... mais si cela avait été lui tout de même, s'il l'avait reconnue, tout heureux de la revoir ? Ils se seraient promenés ensemble, ils se seraient raconté tout ce qui avait pu se passer depuis si longtemps qu'ils ne savaient plus rien l'un de l'autre. Ensemble encore, ils auraient déjeuné dans un restaurant élégant. Quelques personnes, naturellement, l'auraient reconnu — et elle croyait entendre les chuchotements des gens qui se demandaient qui « elle » était. Elle se voyait, jolie dans sa robe neuve déjà faite, les garçons la servaient avec déférence, surtout le petit qui apportait les vins... mais en réalité, c'était son neveu qui, tout naturellement, était devenu sommelier et non pas étudiant. Soudain M. et Mme Martin entraient dans la salle, se tenant tendrement enlacés comme s'ils étaient seuls au monde ; aussitôt Emil se levait et brandissait l'archet de son violon d'un geste impérieux ; ce que voyant, le garçon faisait repasser la porte au couple Martin. Berta ne

pouvait pas s'empêcher de rire, mais beaucoup trop fort, elle ne savait plus du tout se conduire dans un restaurant chic. Mais ce n'est absolument pas un restaurant chic... c'est l'auberge de *La Pomme rouge*, et l'orchestre militaire joue dans un coin sans qu'on le voie. C'est M. Rupius qui connaît le truc pour faire jouer la musique militaire sans qu'on voie les exécutants. Mais maintenant cela va être son tour à elle, voici le piano... elle ne sait certainement plus jouer, non, elle aime mieux se sauver pour qu'on ne la force pas ! Et aussitôt elle se retrouve à la gare, Mme Rupius l'attend et lui dit : Il est grand temps... et elle lui remet un gros livre qui n'est autre que son billet de chemin de fer. Pourtant, Mme Rupius ne part pas, elle s'assied sur un banc, mange des cerises et crache les noyaux à la tête du chef de gare qui trouve ça charmant. Berta monte dans le compartiment : quelle chance, M. Klingemann s'y trouve déjà !... clignant des yeux, il lui demande : Savez-vous quel est cet enterrement ? Et Berta voit sur les rails d'à côté un convoi funèbre. Elle se rappelle que le capitaine est mort, celui avec lequel la propriétaire du bureau de tabac trompait Klingemann... naturellement le concert militaire à *La Pomme rouge*, c'était pour lui ! Soudain M. Klingemann lui souffle sur les yeux, il a un rire tonitruant... Berta ouvre les yeux, un train passe à toute allure, rasant la portière. Berta se secoue... Quels rêves incohérents !... Mais ils commençaient bien. Elle essaye de se souvenir... Elle a rêvé d'Emil... mais elle ne se rappelle rien de précis.

Voici venir le crépuscule. Le train longe le Danube. Mme Rupius dort et sourit, peut-être fait-elle simplement semblant de dormir... Berta sent renaître un léger soupçon et elle est jalouse de l'inconnu, du mystère qu'a vécu Mme Rupius. Elle aussi voudrait vivre une aventure. Comme elle souhaiterait maintenant que quelqu'un fût assis à côté d'elle, serrant son bras contre le sien... elle voudrait vivre encore une fois la sensation qu'elle a éprouvée autrefois avec Emil au bord de la *Wien*¹, quand elle s'était sentie défaillir et qu'elle n'avait plus eu qu'un désir : avoir un enfant... Ah ! pourquoi est-elle si seule, si misérable, si obscure ? Elle voudrait implorer l'ami de sa jeunesse : Embrasse-moi encore une fois comme jadis, je veux être heureuse !

Il fait nuit ; les regards de Berta plongent dans l'obscurité.

Ce soir même, avant d'aller se coucher, elle ira au grenier chercher la petite valise dans laquelle elle a serré les lettres de ses parents et celles d'Emil. Elle voudrait être déjà rentrée, comme si elle allait trouver chez elle une réponse à la question qu'elle croit sentir obscurément surgir dans son âme.

Mme Martin sembla embarrassée. «Évidemment, évidemment, dit-elle, mais n'oubliez pas que je suis trop gâtée.»

Berta craignait d'autres révélations intimes et fut contente d'être arrivée à un carrefour où décevement elle pouvait prendre congé des autres.

«Berta, lui cria son beau-frère, ton journal!» Berta se retourna, le prit et se hâta de rentrer. Son petit garçon la guettait à la fenêtre. Elle monta rapidement. Elle le caressa et l'embrassa comme si elle ne l'avait pas vu depuis des semaines. Pleine de fierté, elle constata que l'amour de son enfant l'emplissait tout entière. Elle lui fit raconter ce qu'il avait fait tout l'après-midi, où il avait été, avec qui il avait joué; elle lui servit elle-même son dîner, le déshabilla, le coucha et fut contente d'elle-même. La crise dont elle avait souffert dans l'après-midi, quand, après avoir fouillé dans ses anciennes lettres, elle avait maudit son destin et envié le sort de la propriétaire du bureau de tabac, lui apparaissait comme un accès de fièvre. Elle mangea de bon appétit et se coucha de bonne heure. Mais avant de s'endormir, elle prit le journal. Elle s'étendit, tapa son oreiller de plume pour avoir la tête plus haute et approcha la feuille autant que possible de la bougie. Comme d'habitude, elle commença par la rubrique des théâtres. Pourtant les «échos» ainsi que les entre-filets avaient pris de l'intérêt pour elle depuis son excursion à Vienne. Déjà ses paupières s'alourdisaient, quand elle découvrit le nom d'Emil Lindbach dans le «Carnet Mondain». Elle ouvrit les yeux tout grands, s'assit dans son lit et lut: «Le virtuose de la cour de Bavière, Emil Lindbach dont nous évoquions récemment ici les grands succès à la cour d'Espagne, a été décoré par la reine d'Espagne de l'Ordre du Saint-Sauveur.»

Un sourire détendit son visage. Elle était contente. Emil Lindbach avait reçu l'ordre du Saint-Sauveur... l'homme dont elle avait relu les lettres aujourd'hui... le même qui l'avait embrassée... le même qui lui avait écrit naguère que jamais il n'aimerait personne sauf elle... oui, Emil — le seul être au monde qui lui fût encore quelque chose — excepté son petit garçon. Il lui sembla que cet entrefilet n'avait été mis dans le journal que pour elle, qu'Emil lui-même avait choisi ce moyen de communiquer avec elle. N'était-ce pas lui, tout de même, que la veille elle avait aperçu de dos? Subitement elle se sentit tout près de lui, et, souriant toujours, elle murmura: «Monsieur Emil Lindbach, virtuose de la cour de Bavière... je vous félicite...» Ses lèvres restaient entrouvertes. Une idée lui était venue. Vite elle se leva, passa sa robe de chambre, prit la bougie sur la table de chevet et l'emporta dans la pièce voisine; elle s'assit à la table et écrivit

les lignes suivantes, sans aucune hésitation, comme si quelqu'un à côté d'elle les lui eût dictées.

«Mon cher Emil,

«Je viens de lire dans le journal que tu as été décoré par la reine d'Espagne de l'Ordre du Saint-Sauveur. Je ne sais pas si tu te souviens encore de moi — elle sourit en écrivant ces mots — mais je ne veux pas manquer cette occasion de te féliciter de tous tes succès que je suis avec intérêt dans les journaux. Je vis très satisfaite dans la petite ville où le hasard m'a conduite et je m'y trouve bien; quelques lignes de réponse me rendraient très heureuse.

«Ta vieille amie Berta.»

«P.-S. — Bien des choses aussi de la part de mon petit Fritz (cinq ans).»

Elle avait fini; un instant elle se demanda si elle devait mentionner qu'elle était veuve. Mais cela ressortait clairement de sa lettre pour le cas où il ne le saurait pas. Elle la relut, hocha la tête d'un air satisfait et mit l'adresse: «Monsieur Emil Lindbach, virtuose de la cour de Bavière, chevalier de l'Ordre du Saint-Sauveur...» Fallait-il mettre cela? Il avait certainement d'autres décorations. «Vienne...» Mais où habitait-il maintenant? C'était indifférent puisqu'il s'agissait d'un nom illustre. Et puis, cette adresse incomplète montrerait qu'elle n'attachait qu'une importance secondaire à toute cette affaire; tant mieux si la lettre arrivait. C'était une manière comme une autre d'interroger le sort... mais comment saurait-elle si la lettre lui était parvenue? Il se pourrait aussi qu'il ne réponde pas... Non, non, il ne manquera pas de la remercier... À présent, au lit! Elle tenait sa lettre à la main. Non, elle ne pouvait pas aller se coucher, elle était complètement réveillée; du reste, si elle ne mettait la lettre à la poste que le lendemain, celle-ci ne partirait que par le train de midi et Emil ne la recevrait que le surlendemain. C'était bien trop long. Elle venait de lui parler et lui ne l'entendrait que trente-six heures plus tard?... Si elle allait à la poste tout de suite... ou plutôt à la gare? Il aurait alors la lettre dès le lendemain à dix heures. Il se réveille sûrement très tard, on la lui apporterait avec son petit déjeuner... demain matin... oui, voilà la chose à faire! Vivement elle se rhabilla. Elle descendit l'escalier — il n'était pas encore tard —, elle enfila la grand-rue jusqu'à la gare, jeta précipitamment la lettre dans la boîte jaune et revint chez elle. En voyant dans la chambre son lit défait, le journal par terre, la flamme vacillante de la bougie, il lui sembla revenir d'une aventure extraordinaire; longtemps encore, elle resta assise sur le bord de son lit,

regardant par la fenêtre la nuit étoilée, toute pénétrée d'une attente indéfinissable et joyeuse.

«Ma chère Berta,

«Je ne saurais te dire à quel point ta lettre m'a fait plaisir. Penses-tu vraiment encore à moi? Il est drôle de constater qu'une décoration m'ait donné l'occasion d'entendre parler de toi. Pour une fois, une telle distinction aura eu un sens. Merci de tout cœur de tes félicitations. Au fait, ne viens-tu jamais à Vienne? Ce n'est pas si loin. Je me réjouirais énormément de te revoir. Donc viens bientôt. De tout cœur, ton vieil

«Emil.»

Berta déjeunait avec son petit, n'écoutant pas le bavardage de l'enfant; car cette lettre était posée sur la table devant elle. C'était comme un miracle. L'avant-veille au soir elle avait mis la sienne à la poste, et la réponse arrivait ce matin. Emil n'avait pas perdu un jour, pas même une heure! Et il lui avait écrit avec autant de cordialité que s'ils s'étaient quittés la veille. Elle regarda par la fenêtre. Quelle splendide matinée! Les oiseaux chantaient et depuis les collines voisines lui arrivaient les senteurs de l'été qui commençait. Berta lut et relut cette lettre. Puis elle saisit son petit garçon, le souleva et l'embrassa à plusieurs reprises. Elle était heureuse comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. En s'habillant, elle réfléchissait. On était jeudi; lundi elle devait aller essayer sa robe à Vienne; quatre longues journées encore; autant que depuis le déjeuner chez son beau-frère... et depuis, que de choses! Non, elle voulait revoir Emil plus tôt. Elle pouvait aller à Vienne le lendemain et y rester quelques jours. Mais que dirait-elle aux gens d'ici?... Bah! elle trouvera un prétexte... Ce qui lui semble le plus important, c'est de savoir comment elle va lui répondre et où elle le reverra... Elle ne peut pourtant pas lui écrire: J'arrive et je te demande de me fixer un rendez-vous... Il n'aurait qu'à répondre: Viens chez moi... Non, non, non! Il faut qu'elle lui fasse connaître ses intentions à l'avance. Elle lui écrira: Je viens tel jour à Vienne et tu me trouveras à tel endroit... Oh! si elle pouvait parler de tout cela avec quelqu'un... Elle pensa à Mme Rupius... elle serait tellement heureuse de se confier à elle. En même temps, elle aurait l'impression de se rapprocher d'elle et de pouvoir gagner son estime. Cette lettre, elle le sent, lui donne de l'importance. Elle se rend compte de toute l'appréhension qu'elle éprouvait; Emil aurait pu être devenu un autre, être imbu de lui-même, manquer de naturel, être gâté... comme le sont,

paraît-il, si souvent les hommes célèbres. Mais il n'y avait pas trace de tout cela; c'était la même écriture rapide, aux caractères décidés, le même ton cordial qu'autrefois. Quoi qu'il pût avoir vécu depuis... n'avait-elle pas, elle aussi, vécu bien des choses et tout n'était-il pas comme effacé?... Avant de s'en aller, elle relut encore une fois la lettre d'Emil qui lui parut de plus en plus vivante; elle croyait entendre l'intonation qui accompagnait les mots; et la formule finale «Viens bientôt.» était comme un tendre appel. Elle glissa le papier dans son corset et se rappela qu'elle avait souvent fait de même, jeune fille, avec ses petits billets et que leur frôlement lui donnait alors un délicieux frisson.

Elle alla d'abord chez les Mahlmann donner leur leçon aux jumelles. Souvent, les exercices des petites lui écorchaient les oreilles et bien des fois, dans son énervement, elle leur tapait sur les doigts quand elles jouaient faux. Ce jour-là elle manqua totalement de sévérité. Quand Mme Mahlmann fit son entrée, grasse et aimable comme toujours, pour savoir ce que Berta pensait de ses élèves, celle-ci en fit grand éloge et ajouta sans transition: «Elles vont du reste avoir quelques jours de congé.

— De congé? Comment cela, chère madame Garlan?

— Voyez-vous, madame Mahlmann, je ne peux guère faire autrement. Car l'autre jour, à Vienne, ma cousine a beaucoup insisté pour que je revienne passer quelques jours chez elle.

— Bien sûr... bien sûr... » dit Mme Mahlmann.

Berta s'enhardissait, prenant un certain plaisir à l'audace de ce mensonge. «Je voulais remettre cela au mois de juin, mais j'ai reçu aujourd'hui une lettre de ma cousine qui me dit que son mari part en voyage, qu'elle est seule; et...» Berta sentit frémir contre sa chair la lettre d'Emil; elle eut une indicible envie de la sortir, mais n'en fit rien. «Je pense donc que je vais profiter de l'occasion...

— Certainement, dit Mme Mahlmann en lui prenant les deux mains. Si j'avais une cousine à Vienne moi, j'irais tous les quinze jours passer huit jours chez elle!»

Berta rayonnait. Une main invisible semblait aplanir tous les obstacles; comme tout était facile! Et en somme elle ne devait de comptes à personne... Mais subitement la crainte de voir son beau-frère l'accompagner à Vienne traversa son esprit. Tout se compliquait. Des dangers nouveaux surgissaient, et même derrière le sourire bienveillant de Mme Mahlmann, elle croyait voir un soupçon... Ah! mieux valait mettre Mme Rupius dans la confidence! Aussitôt la leçon terminée, elle se rendit chez elle.

En trouvant Mme Rupius dans un déshabillé blanc, assise sur le canapé, et surtout en voyant le regard étonné avec lequel elle la reçut, Berta se rendit compte de ce que sa visite matinale avait d'extraordinaire, et elle dit avec un accent de gaieté forcée : « Bonjour, je viens un peu trop de bonne heure, n'est-ce pas ? »

Mme Rupius demeura sérieuse, elle n'avait pas son sourire habituel. « Je suis contente de vous voir. Quelle que soit l'heure. » Puis elle interrogea Berta du regard et celle-ci ne sut que dire, agacée de cette timidité enfantine dont elle ne pouvait se défaire vis-à-vis de cette femme. « Je voulais vous demander, dit-elle enfin, si vous aviez été contente de notre excursion.

— Très contente, fit Mme Rupius un peu sèchement. » Mais tout à coup l'expression de son visage changea et elle ajouta avec une amabilité extrême : « C'eût été à moi de vous poser cette question ; moi j'ai l'habitude de ces petites promenades. » Tandis qu'elle parlait ses yeux ne se détachaient pas de la fenêtre et Berta, en suivant machinalement la direction de son regard, vit qu'elle fixait de l'autre côté de la place du Marché une fenêtre ouverte où il y avait quelques pots de fleurs. Tout était silencieux : la paix d'une journée d'été sur une ville endormie. Berta aurait voulu s'asseoir auprès de Mme Rupius, et que celle-ci lui baisât le front et la bénît ; mais en même temps elle ressentait une pitié infinie pour elle. Tout cela lui était très mystérieux. Pourquoi, en fin de compte, était-elle venue ici ? Qu'allait-elle lui dire ? « Je vais à Vienne demain pour y revoir l'amour de ma jeunesse... » ? En quoi cela regardait-il Mme Rupius ? Cela l'intéressait-il le moins du monde ? Elle se tenait là, comme entourée par quelque chose d'infranchissable... pas moyen d'arriver jusqu'à elle... Berta du moins ne le pouvait pas. Il y avait peut-être un mot de passe, mais ce mot, Berta l'ignorait.

« Et que fait votre petit ? » questionna Mme Rupius sans détacher son regard des pots de fleurs d'en face.

— Il va très bien comme toujours et il est très sage ! C'est un excellent enfant. Elle mit une tendresse particulière dans ces paroles, comme si elle eût espéré toucher Mme Rupius.

— Oui, oui », dit celle-ci d'un ton qui signifiait à peu près : « C'est bon, je ne vous en demande pas tant. » Puis elle ajouta : « Avez-vous une personne de confiance auprès de lui ? » Berta fut légèrement surprise par cette question et répondit : « Ma bonne a toutes sortes de choses à faire, mais je n'ai pas à me plaindre d'elle ; elle est aussi une bonne cuisinière. »

Après un court silence, Mme Rupius reprit sèchement : « Ce doit être un grand bonheur que d'avoir un petit garçon comme ça.

— C'est ma seule joie », s'écria Berta avec une certaine emphase. Cette réponse, elle l'avait faite souvent, mais elle se rendait compte qu'aujourd'hui elle n'était pas entièrement sincère. Elle sentait contre sa peau le contact de la feuille de papier et s'aperçut, comme effrayée, qu'elle considérait aussi comme un bonheur d'avoir reçu cette lettre. En même temps elle songeait que la femme en face d'elle n'avait pas d'enfant et aucun espoir d'en avoir jamais, et elle eût volontiers rattrapé ses paroles. Elle cherchait une phrase qui pût en atténuer le sens, mais Mme Rupius, qui semblait lire dans les âmes et ne pas tolérer le moindre mensonge, enchaîna aussitôt : « Votre seule joie ?... Dites une grande joie et ce sera déjà beaucoup. Je vous l'envie quelquefois ; pourtant, je me dis aussi que la vie même est pour vous une source de plaisir.

— Mais je suis si seule, si... »

Anna sourit. « Oui, oui, ce n'est pas de cela que je parle ; je voulais dire que tout vous réjouit... le soleil et le beau temps... »

— C'est vrai, confirma Berta avec ardeur. Mon humeur dépend généralement du temps. L'autre jour, pendant l'orage, j'étais accablée et aussitôt que ce fut fini, je... »

Mme Rupius l'interrompit : « Mais il en est de même pour tout le monde. »

Berta perdit contenance ; décidément elle n'était pas à la hauteur de cette femme ; elle ne savait que papoter comme toutes les autres femmes de la petite ville. Elle eut l'impression d'avoir subi un examen et d'avoir été refusée par Mme Rupius ; et soudain une immense crainte l'envahit en songeant à sa rencontre prochaine avec Emil. Quelle figure ferait-elle ? Ces six années de vie étroite avaient vraiment fait d'elle un être effarouché et sans défense !

Mme Rupius se leva. Son déshabillé blanc flottait autour d'elle ; elle semblait plus grande et plus belle que de coutume ; ainsi, elle ressemblait à une actrice que Berta avait vue jouer quelques années auparavant. Berta pensa : Si j'étais comme elle, je n'aurais pas peur ; elle songea encore que cette femme splendide était mariée à un homme malade... Les médisants n'auraient-ils pas raison ? Là s'arrêtèrent ses pensées ; elle ne pouvait imaginer de quelle façon ces gens avaient raison. Mais en cet instant, elle pressentit obscurément ce qu'avait d'écrasant le destin de cette femme — qu'elle l'acceptât vaillamment ou bien qu'elle voulût s'y dérober. Encore une fois, comme si Anna avait pu lire dans les pensées de Berta et n'eût pas toléré que celle-ci s'insinuât de cette façon dans son intimité, elle dit d'un ton insouciant, tandis que son visage perdait sa gravité singulière :

«Imaginez-vous que mon mari dort encore. Il a pris l'habitude de veiller très tard : il lit, il regarde ses gravures, et puis il dort jusque vers midi. Du reste, c'est une affaire d'habitude; quand je vivais encore à Vienne, je dormais jusqu'à des heures indues.» Et elle se mit à évoquer sa jeunesse, avec un entrain et un abandon que Berta ne lui avait jamais connus. Elle parla de son père, ancien officier d'état-major, de sa mère qui était morte toute jeune, de la petite maison avec un jardin où elle avait joué, enfant. Berta apprit ainsi qu'Anna avait connu son mari petit garçon, qu'il habitait la maison voisine de la sienne avec ses parents et qu'ils s'étaient fiancés dès l'enfance. Toute la jeunesse ensoleillée de Mme Rupius surgissait devant Berta, une jeunesse pleine de bonheur et d'espérance, et elle crut lui entendre un timbre de voix encore plus joyeux lorsqu'elle se mit à parler des voyages entrepris jadis avec son mari. Berta la laissait raconter, se gardant de l'interrompre, aussi prudente que s'il se fût agi d'une somnambule en équilibre sur l'arête d'un toit. Mais tandis que Mme Rupius parlait du passé où transparaisaient la splendeur et la félicité d'être aimée, l'âme de Berta s'émut à l'unisson dans l'espoir pour elle aussi d'un bonheur qu'elle n'avait pas encore connu. Et comme Mme Rupius évoquait ses randonnées à pied avec son mari, en Suisse et au Tyrol, Berta se voyait dans les mêmes sentiers aux côtés d'Emil; elle eut soudain une envie folle de se lever, d'aller immédiatement à Vienne, de chercher son ami, et de se jeter dans ses bras avec un désir immense de connaître une ivresse qui jusque-là lui avait été refusée.

Ses pensées l'emportèrent si loin qu'elle ne s'aperçut pas que Mme Rupius s'était tue; immobile sur le canapé, elle fixait de nouveau les pots de fleurs de la maison d'en face. Le profond silence réveilla Berta; toute la pièce lui semblait imprégnée d'une atmosphère mystérieuse où le passé et l'avenir s'interpénétraient étrangement. Elle sentait une corrélation incompréhensible entre son destin et celui de cette femme. Elle se leva, lui tendit la main; et, comme si c'était une chose toute naturelle, les deux femmes s'embrassèrent comme deux vieilles amies en se quittant. «Je retourne à Vienne demain pour quelques jours», dit Berta en gagnant la porte... Elle souriait comme une fiancée.

En quittant Mme Rupius, elle se rendit chez sa belle-sœur. Son neveu, assis au piano, improvisait fogueusement; il fit semblant de ne pas la voir entrer et passa à ses exercices qu'il exécuta avec une raideur exagérée.

«Nous allons jouer à quatre mains», dit Berta en cherchant la partition des *Marches* de Schubert. Elle ne s'écoutait pas jouer et remarqua à peine

que son neveu frôlait son pied en appuyant sur la pédale. Elly survint et embrassa sa tante. «C'est vrai, dit l'adolescent, voilà une chose que j'ai oublié de faire.» Et, tout en continuant à jouer, il approcha sa bouche de la joue de Berta.

Sa belle-sœur entra, un trousseau de clefs cliquetant dans sa main; et sa figure pâle et bouffie était empreinte d'une profonde mélancolie. «J'ai mis Brigitta à la porte, dit-elle d'une voix blanche. C'était intenable...

— Dois-je m'occuper de te chercher une bonne à Vienne?» dit Berta avec une facilité dont elle fut surprise elle-même. Et elle se mit à raconter une seconde fois le mensonge de l'invitation de sa cousine, avec une assurance croissante et des détails nouveaux. La joie secrète qu'elle ressentait en parlant exaltait son courage. Même la possibilité de voir son beau-frère l'accompagner ne l'effrayait plus. Elle sentait que ses manières caressantes lui donnaient un avantage sur lui.

«Combien de temps comptes-tu donc rester absente? demanda sa belle-sœur.

— Deux ou trois jours, au plus. Et tu sais que lundi, de toute façon, je devais aller chez la couturière.»

Richard pianotait, mais Elly qui avait appuyé ses deux bras sur le piano, dévisageait sa tante d'un air un peu inquiet. Machinalement Berta lui demanda : «Qu'as-tu donc?

— Pourquoi?» fit Elly.

Berta répondit : «Tu me regardes si drôlement... comme si... comme si tu n'étais pas satisfaite de manquer des leçons de piano pendant deux jours.

— Non, reprit Elly en souriant, ce n'est pas cela, mais... non, je ne peux pas le dire.

— Mais quoi? fit Berta.

— Non, je t'en prie, je ne peux vraiment pas le dire. Suppliante, elle se jeta au cou de Berta.

— Elly, dit sa mère, je n'admets pas que tu aies des secrets. Elle s'assit, comme offensée et fatiguée à l'extrême.

— Voyons, Elly, dit Berta avec une vague appréhension, puisque je te le demande...

— Mais tu ne te moqueras pas de moi, ma tante?

— Certainement pas.

— Vois-tu, ma tante, la dernière fois déjà, quand tu es partie, j'avais très peur... je sais que c'est bête... à cause de... à cause des nombreuses voitures dans les rues...»

Berta respira, soulagée, et caressa les joues d'Elly : « Sois tranquille, je ferai attention. »

Sa mère secoua la tête. « Je crains, dit-elle, qu'Elly ne devienne très exaltée. »

Avant que Berta s'en allât, il fut convenu qu'elle viendrait dîner le soir même et que durant son absence elle enverrait son fils chez sa belle-sœur.

Après le déjeuner Berta s'installa à son bureau, relut plusieurs fois la lettre d'Emil et rédigea sa réponse :

« Mon cher Emil,
 « Tu es bien aimable de m'avoir répondu aussi vite. J'ai été tout heureuse » (elle biffa « tout heureuse » et mit « très contente ») « de recevoir ton gentil mot. Que de choses ont changé depuis que nous ne nous sommes vus ! Tu es devenu un violoniste célèbre, ce dont je n'ai jamais douté. » (Elle s'arrêta et biffa toute la phrase.) « Moi aussi je partage ton désir de me revoir... » Non, quelle sottise ! Plutôt : « Il me serait très agréable aussi de pouvoir te revoir, te parler. » ... Quelque chose de parfait lui vint à l'esprit et elle écrivit avec un plaisir immense : « Il est vraiment curieux que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt, mes voyages à Vienne ne sont pas rares. J'y vais par exemple à la fin de cette semaine... » Elle posa la plume et réfléchit. Elle était décidée à partir pour Vienne le lendemain après-midi, à descendre à l'hôtel pour être fraîche le surlendemain et avoir déjà respiré l'air viennois pendant quelques heures, avant de le revoir. Il ne s'agissait plus maintenant que de fixer l'endroit ; il fut vite trouvé. « Conformément au désir que tu m'exprimes, je te fais savoir que je serai samedi matin à onze heures... » Non, ce n'était pas ce qu'il fallait ! C'était à la fois le style d'un homme d'affaires et le ton d'une femme trop empressée. Elle écrivit : « Si tu tiens à revoir ta vieille amie cette fois-ci, sois samedi à onze heures au Musée des Beaux-Arts¹, dans la salle des vieux maîtres flamands. » Ayant écrit cela, elle se trouva grandiose et eut l'impression que toute équivoque était désormais exclue. Elle relut son brouillon. Il était bien un peu sec, mais il contenait l'essentiel sans qu'elle se soit compromise ; quant au reste, on en parlerait au musée auprès des vieux maîtres flamands. Elle recopia son brouillon, signa, mit sa lettre dans une enveloppe et partit dans la rue ensoleillée pour la jeter à la boîte. Rentrée chez elle, elle quitta sa robe, enfila un peignoir, s'installa sur sa chaise longue et feuilleta un roman de Gerstäcker² qu'elle avait lu déjà dix fois. Mais elle n'en comprenait pas le premier mot. Elle essaya bien d'écarter les images qui l'assaillaient, mais

ce fut peine perdue. Honteuse, elle constata que ses pensées et ses rêves n'avaient qu'un objet : être dans les bras d'Emil. Pourquoi ? Elle n'y avait jamais pensé, avant ! Non... et elle ne va plus jamais y penser... elle n'est pas ce genre de femme !... Non, elle ne peut pas être la maîtresse de quelqu'un ; et surtout pas cette fois-ci... Peut-être en allant à Vienne plus souvent, en y retournant... beaucoup plus tard évidemment, peut-être. Et puis c'est lui tout d'abord qui n'osera jamais en parler ou même y faire allusion... Mais ces raisonnements étaient vains ; elle ne pouvait plus penser à autre chose. Ces rêveries devenaient de plus en plus obsédantes et, abandonnant la lutte, elle se carra commodément dans le coin de sa chaise longue, laissa par terre son livre qui avait glissé, et ferma les yeux.

Quand elle se releva au bout d'une heure, il lui sembla qu'une nuit entière avait passé et que surtout sa visite chez Mme Rupius datait de très loin. Elle s'étonna encore une fois du dérèglement des heures ; elles devenaient véritablement longues ou brèves, tout à leur guise. Elle s'habilla pour sortir avec Fritz. Lasse et indifférente à tout comme on l'est après une sieste l'après-midi quand on n'en est pas coutumier, elle était incapable de se retrouver et les choses les plus habituelles lui paraissaient extraordinaires, étrangères à sa propre vie. Il lui sembla curieux, pour la première fois, que le petit garçon qu'elle était en train d'habiller fût son fils, enfanté dans la douleur et conçu avec un homme enterré depuis longtemps. Quelque chose en elle la poussait à retourner au cimetière. Non pas qu'elle eût l'impression d'avoir à réparer un tort, mais plutôt par désir de faire une visite de politesse à quelqu'un qu'elle avait négligé sans raison valable. Elle choisit pour s'y rendre l'allée des marronniers. La chaleur y était ce jour-là particulièrement accablante. Quand elle fut de nouveau au soleil, elle sentit une légère brise ; de loin elle vit le feuillage des arbres du cimetière s'incliner comme pour l'accueillir. Elle franchit la porte du cimetière avec son petit garçon et ressentit une fraîcheur bienfaisante. Pénétrée d'une fatigue douce, presque suave, elle marchait dans l'allée principale en laissant vagabonder l'enfant ; elle ne s'inquiétait même pas qu'il disparût par moments derrière les pierres tombales, ce dont elle avait horreur en général. Elle s'arrêta près de la tombe de son mari, mais n'examina pas les fleurs comme à son habitude ; son œil, par-delà le marbre, au-dessus du mur, cherchait le ciel bleu. Elle ne sentait ni larmes, ni attendrissement, ni épouvante ; elle ne pensait même pas qu'elle marchait sur des morts et que là, sous ses pieds, devenait poussière celui qui l'avait jadis tenue dans ses bras.

délicate était adressée à une Berta de vingt ans, car Emil ne connaissait que celle-là. Et même en admettant que les traits de son visage n'eussent pas changé, que les contours de sa silhouette, tout en s'arrondissant, eussent gardé la ligne de sa jeunesse, n'allait-il pas découvrir en elle les lents ravages opérés sans qu'elle s'en rendît compte par ces dix années?

*Klosterneuburg*¹. Des voix claires, des bruits de gens courant sur le quai frappèrent ses oreilles. Elle regarda par la fenêtre. Une foule d'écoliers se pressait autour des wagons et y montait au milieu de rires et de cris. Berta pensa à ses frères lorsqu'ils revenaient d'excursions et elle revit aussitôt la chambre badigeonnée de bleu où les garçons couchaient. Elle sentit comme un frisson en songeant combien tout ce passé était dispersé aux quatre vents; les êtres auxquels elle devait la vie étaient morts, ceux qui avaient vécu sous le même toit qu'elle pendant des années avaient disparu; rompus les liens qui semblaient devoir durer toujours. Comme tout ici-bas était incertain et périssable! Et lui?... il lui avait écrit comme si ces dix années n'avaient rien changé, comme s'il n'y avait pas eu, depuis lors, des enterrements, des naissances, des douleurs, des maladies, des soucis, et — pour lui du moins — le bonheur et la gloire. Sans le vouloir, elle hochait la tête, déconcertée par tant de choses incompréhensibles. Le mugissement du train qui l'emportait vers des aventures inconnues lui semblait un chant d'une singulière tristesse. Elle pensa au temps dont quelques jours seulement la séparaient, au temps tout proche encore où elle acceptait son existence, tranquille et satisfaite, sans désirs, sans regrets, sans étonnement aucun. Comment tout cela avait-il fondu sur elle? Elle ne le concevait pas.

La vitesse du train semblait croître à mesure qu'on approchait du but. L'air était déjà embué des vapeurs qu'exhale la grande ville. Le cœur de Berta battait. Elle avait l'impression d'être attendue par quelque chose d'indéfinissable qu'elle n'aurait su désigner, par un être à cent bras prêt à l'êtreindre; les maisons qu'elle longeait savaient qu'elle devait venir, le soleil couchant sur les toits lui envoyait ses rayons et, quand le train entra en gare, elle se sentit soudain en sécurité. Elle comprit seulement alors qu'elle était à Vienne, sa Vienne, la ville de sa jeunesse, de ses rêves, sa patrie! N'y avait-elle donc pas pensé plus tôt? Ce n'est pas de chez elle qu'elle venait... c'est maintenant qu'elle arrivait chez elle. Le vacarme ambiant la remplissait de bien-être, la cohue des voitures et des piétons la mit en joie, toute tristesse l'avait quittée... C'était elle, Berta Garlan, jeune, jolie et indépendante, qui débarquait à la gare François-Joseph² par une tiède soirée de mai; elle qui ne devait de comptes à personne et

demain elle reverra le seul homme qu'elle eût jamais aimé... l'ami qui lui avait fait signe.

Elle descendit dans un petit hôtel près de la gare. Elle l'avait choisi modeste par économie autant que pour échapper aux garçons et aux grooms des hôtels élégants. On lui donna une chambre au troisième étage; la fenêtre ouverte qui donnait sur la rue fut fermée par la femme de chambre qui l'y conduisait et qui apporta de l'eau fraîche; l'homme de peine déposa sa valise près du poêle, et le garçon lui présenta la fiche d'identité, que Berta remplit aussitôt avec la fierté d'une conscience nette.

Un sentiment de liberté qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps la remplissait: plus rien des soucis mesquins de la vie quotidienne, nulle obligation de parler à des parents ou à des connaissances; ce soir elle aurait pu faire ce qu'elle voulait. Quand elle eut changé de toilette, elle ouvrit la fenêtre. Elle avait déjà dû allumer les bougies, mais l'obscurité dehors n'était pas complète. Elle s'accouda au rebord de la fenêtre et regarda. Elle se souvint à nouveau de son enfance où souvent elle s'était attardée à la fenêtre le soir, quelquefois aux côtés de l'un de ses frères qui enlaçait ses épaules. Elle songea à ses parents, avec un si vif attendrissement qu'elle se sentit au bord des larmes. En bas, les réverbères étaient allumés. Qu'allait-elle entreprendre? Demain à cette heure... songea-t-elle. Elle n'arrivait pas à se l'imaginer. Un fiacre passa devant l'hôtel; un monsieur et une dame y étaient assis. Si tout marchait à son gré, ils iraient sans doute demain dîner ensemble à la campagne. Oui, ce serait parfait. N'importe où, dans un petit restaurant en plein air, une lanterne de jardin serait posée sur la table, et ils seraient là, la main dans la main... comme un jeune couple d'amoureux... puis ils rentreraient; et puis... Elle préféra ne pas achever sa pensée. Où peut-il être maintenant? songea-t-elle. Est-il seul? Ou parle-t-il à quelqu'un? Et à qui? À un homme... à une femme? À une jeune fille? Mais de quoi va-t-elle se mêler! Cela ne la regarde pas pour le moment. Est-ce qu'Emil s'inquiète de savoir si M. Klingemann lui a fait des déclarations, si son neveu, cet impertinent, se permet parfois de l'embrasser, et si elle-même admire et respecte M. Rupius? Demain, elle l'interrogera... c'est sûr. Il faut qu'elle soit fixée sur une foule de choses avant de... avant d'aller à la campagne avec lui, le soir.

Allons, en route!... mais où aller? Indécise, elle s'arrêta devant la porte. Elle ne pouvait que se promener et puis aller dîner... mais où? Une dame seule... Non, elle dînera dans sa chambre et se couchera tôt

pour être reposée, fraîche, jeune et jolie demain. Elle ferma sa chambre à clef, descendit dans la rue.

Elle se dirigea vers le centre. Elle marchait vite car il lui était désagréable d'être seule le soir. Elle se trouva bientôt sur le Ring, passa devant l'Université jusqu'à l'Hôtel de Ville. Mais déambuler sans but aucun n'était pas un plaisir. Elle sentit l'ennui puis la faim; elle prit l'omnibus hippomobile et rentra. Elle n'avait pourtant décidément pas envie de remonter dans sa chambre tout de suite. De la rue déjà elle avait vu que la salle à manger de l'hôtel n'était que faiblement éclairée, qu'il n'y avait presque personne par conséquent. C'est là qu'elle dîna et aussitôt après elle se sentit fatiguée, prête à s'endormir; elle monta péniblement les trois étages jusqu'à sa chambre et, tandis qu'assise sur son lit elle défaisait les lacets de ses bottines, elle entendit l'horloge du clocher voisin sonner dix heures.

Quand elle se réveilla le lendemain matin, elle se précipita vers le fenêtré, releva les stores, impatiente de voir la lumière du jour et la ville. C'était une matinée ensoleillée, et l'air était frais comme s'il avait jailli de mille sources, depuis les monts et les coteaux jusque dans les rues de la ville. Berta interpréta ce temps radieux comme un présage heureux; elle s'étonna de sa curieuse apathie de la veille et de la façon dont elle avait passé sa soirée... comme si elle avait oublié le but de son voyage. Elle sentit que ce qui la rendait si heureuse était la certitude de ne plus être séparée de l'instant tant attendu par le sommeil de toute une nuit. Soudain elle ne comprenait plus comment elle avait pu venir à Vienne dernièrement sans même essayer de voir Emil. Elle finit même par s'étonner d'avoir différé sans raison cette possibilité pendant des semaines, des mois, peut-être des années. Le fait qu'elle n'avait presque pas pensé à lui durant tout ce temps-là ne se présenta pas tout d'abord à son esprit, mais lorsqu'elle s'en rendit compte, elle en fut plus surprise encore que du reste.

Il ne restait plus que quatre heures à faire passer, puis elle le reverrait. Elle se recoucha et, étendue dans son lit, les yeux grands ouverts, elle murmurait toute seule, comme si elle eût voulu s'enivrer de cette parole : Viens bientôt! Emil l'appelait, lui semblait-il; il était là... tout près d'elle, dans la même pièce, et ses lèvres lui chuchotaient : Viens bientôt! mais cela signifiait : Sois à moi, sois à moi! Elle ouvrit les bras tout grands, comme si elle avait voulu s'essayer à étreindre un amant, et elle murmura : Je t'aime, en esquissant des lèvres un baiser.

Enfin, elle se leva et s'habilla. Elle avait emporté cette fois-ci une

simple robe grise coupée à l'anglaise, qui, au jugement de tous, lui allait fort bien; et en terminant sa toilette, elle se trouva satisfaite d'elle-même. Elle n'avait évidemment pas l'air d'une élégante Viennoise, mais pas non plus d'une élégante provinciale; elle donnait plutôt l'impression, à son avis, d'une institutrice de bonne famille placée chez un comte ou chez un prince. En effet, elle n'avait rien d'une femme mariée; personne ne l'eût crue mère d'un enfant de cinq ans. Avec un léger soupir elle songea qu'il ne pouvait en être autrement, puisqu'elle avait toujours, à peu de chose près, vécu comme une jeune fille. Mais c'était aussi pour cela qu'elle se sentait aujourd'hui l'âme d'une fiancée.

Neuf heures. Deux longues heures encore. Que faire d'ici là? Elle se fit apporter du café, s'assit près de la table et le but à petites gorgées. Il était absurde de rester plus longtemps enfermée dans cette chambre. Plutôt aller prendre l'air tout de suite!

Elle se promena quelque temps dans les faubourgs, prenant un plaisir particulier à la caresse de l'air sur ses joues. Que faisait son petit garçon en ce moment? Sans doute Elly jouait-elle avec lui. Berta prit le chemin du *Volksgarten*¹, contente de se promener dans les allées où elle avait joué autrefois, enfant. Elle entra par le portail situé en face du *Burgtheater*². Le jardin était presque désert à cette heure matinale. Quelques enfants jouaient sur le gravier; leurs bonnes et leurs gouvernantes étaient assises sur les bancs; de toutes petites filles montaient et descendaient les marches du *Temple de Thésée*³ ou couraient à l'intérieur du péristyle. Dans les allées ombreuses se promenaient surtout de vieilles gens; des dames qui lisaient, des jeunes gens qui semblaient étudier, plongés dans d'énormes cahiers, étaient installés à l'ombre de grands arbres. Berta s'assit sur un banc et observa deux petites filles qui sautaient à la corde, à l'endroit même, lui semblait-il, où elle avait si souvent sauté naguère. Une légère brise agitait les feuilles; de loin elle entendait le rire et les cris des enfants qui jouaient à chat; ce bruit se rapprocha et soudain les enfants passèrent en courant devant elle. Un jeune homme en longue redingote passa et, arrivé au bout de l'allée, se retourna sur elle, ce qui lui fit plaisir. Puis elle vit un très jeune couple : elle, tenant à la main une partition roulée, gentille, mais habillée d'une façon trop voyante; lui, rasé de près, en costume d'été clair avec un chapeau haut de forme. Berta, fière de son expérience, décida que c'étaient deux élèves du Conservatoire : la jeune fille étudiait la musique, le jeune homme était un futur acteur. Comme il était agréable d'être assise là, toute seule, de n'avoir rien à faire qu'à voir défiler, courir et

jouer les autres. Et comme il serait bon de vivre à Vienne, et d'avoir des loisirs! Qui sait, après tout, ce qui peut advenir, ce que réserve l'heure qui suit et la tournure qu'auront prise les choses d'ici le soir... Qui la force à vivre dans son horrible petite ville? Elle peut gagner ici comme là-bas de quoi compléter ses revenus. Oui, pourquoi pas? Les leçons doivent être mieux payées ici et... Ah! quelle bonne idée!... S'il venait à son aide, lui, le musicien illustre, s'il la recommandait? Il suffirait certainement d'un mot de lui. Si elle lui en parlait? Et pour son petit garçon, Vienne serait infiniment préférable à la province. D'ici quelques années il ira au lycée, et il y en a certainement de meilleurs ici que chez elle... Non, il n'est vraiment pas possible qu'elle passe toute sa vie dans cette petite ville... il faut qu'elle retourne à Vienne dans un avenir plus ou moins proche! Elle le fera certainement, même si elle doit restreindre son train de vie, et... et... Elle essaye en vain de refouler les pensées audacieuses qui s'emparent d'elle... Si elle plaît à Emil, s'il l'aime à nouveau... s'il l'aime encore... s'il lui demande d'être sa femme? Il lui faut seulement être habile, avoir de la retenue, savoir le captiver... Elle a bien un peu honte de son calcul... mais après tout quel mal y a-t-il à cela, puisqu'elle l'aime, puisqu'elle n'a jamais aimé que lui? Et le ton de sa lettre ne lui donne-t-il pas le droit d'y penser? Et en songeant qu'elle est près de le revoir, lui vers qui s'envolent ses espérances, elle en a le vertige. Elle se lève, elle chancelle presque. À la sortie du jardin elle voit disparaître dans la direction du *Burgplatz*¹ le jeune couple qui a passé devant elle tout à l'heure; elle prend le même chemin. En face d'elle s'élèvent les coupoles du musée qui étincellent. Elle s'astreint à marcher lentement pour ne pas arriver devant lui l'air ému ou, pire encore, essoufflée. Une dernière fois la peur l'étreint: s'il n'allait pas venir? Qu'importe! Quoi qu'il en soit, elle ne quittera pas Vienne cette fois-ci sans l'avoir revu. Et même, ne serait-il pas préférable qu'il ne vienne pas au rendez-vous aujourd'hui? Elle est tellement troublée... elle pourrait bien dire une bêtise ou quelque chose de maladroit... Tant de choses dépendent de la minute qui vient, tout son avenir peut-être... Le musée est devant elle. Elle gravit les marches, traverse l'entrée, se trouve dans le grand vestibule frais, voit l'escalier majestueux devant elle et, plus haut, à la naissance de la double révolution, elle aperçoit la gigantesque statue de Thésée abattant le Minotaure². Elle monte lentement, jette un regard autour d'elle, puis se calme. La magnificence de tout ce qui l'entoure la captive. Elle lève les yeux vers les galeries à rampes dorées qui se trouvent à l'intérieur de la coupole... elle s'arrête. Voici une porte,

surmontée de cette inscription en lettres d'or: «École flamande.» Elle ressent un coup au cœur. L'enfilade des salles est devant elle. Ça et là, elle discerne quelques personnes arrêtées devant les tableaux. Elle entre dans la première salle et contemple avec attention le premier tableau suspendu près de la porte. Elle pense au carton de M. Rupius. Et puis elle entend ces mots: — Bonjour, Berta.

C'est sa voix. Elle se retourne. Il est devant elle, jeune, mince, élégant, un peu pâle, avec un sourire qui n'est pas sans une légère ironie; il lui fait un signe amical de la tête et prend sa main qu'il garde un instant dans la sienne. C'est lui! Et tout semble être comme s'ils s'étaient vus encore la veille. «Bonjour, Emil», dit-elle — et ils se regardent tous les deux. Son regard à lui exprime un mélange de plaisir, d'amabilité et de curiosité aiguë. Elle sent tout cela, tandis que ses yeux à elle ne reflètent qu'un parfait bonheur.

«Eh bien! comment vas-tu? dit-il.

— Je vais bien.

— C'est une drôle de question que je te pose au bout de huit ou neuf ans. Tu as dû avoir des hauts et des bas.

— C'est vrai: tu sais que mon mari est mort il y a trois ans.» Elle se croit obligée de prendre une figure de circonstance.

— Oui, je le sais; et je sais aussi que tu as un petit garçon. Qui me l'a donc raconté?

— Oui, qui?

— Cela me reviendra bien. Mais j'ignorais que tu t'intéressais à la peinture!»

Elle sourit. «En fait, ce n'était pas seulement à cause des tableaux... Mais ne me crois pas plus bête que je ne suis, la peinture m'intéresse tout de même!

— Moi aussi. D'ailleurs, au fond je voudrais plus que tout autre chose être peintre.

— Pourtant, tu pourrais te contenter de ce que tu es!

— Cela ne s'explique pas en quelques mots. Je suis content, naturellement, de bien jouer du violon, mais qu'en restera-t-il? Je veux dire quand je serai mort... tout au plus mon nom, et pour peu de temps. Ceci... ses yeux désignèrent le tableau devant lequel ils s'étaient arrêtés... ceci est d'un autre ordre.

— Tu es terriblement ambitieux.»

Il la regarda encore, mais sans lui prêter d'attention. «De l'ambition?

Non, ce n'est pas si simple... Mais laissons cela. C'est une drôle d'idée que de parler art quand on ne s'est pas vus depuis cent ans! Dis-moi un peu quelque chose, Berta. À quoi t'occupes-tu? Comment vis-tu en réalité? Et quelle idée t'a prise de me féliciter pour cette stupide décoration?»

Elle sourit à nouveau. «J'ai toujours voulu t'écrire, et d'ailleurs je voulais avoir de tes nouvelles. C'est vraiment bien gentil de m'avoir répondu tout de suite.

— Gentil? Pas du tout, mon petit. J'ai été si content quand ta lettre... J'ai tout de suite reconnu ton écriture. Tu as encore ton écriture d'écolière comme... disons : naguère, quoique j'aie horreur de ce genre de mots.

— Pourquoi donc? demanda-t-elle, un peu étonnée.

Il la regarda, puis il dit vivement : «Alors, comment vis-tu? Est-ce que tu ne t'ennuies pas le plus souvent?

— Je n'en ai guère le temps, répondit-elle, gravement. Je donne des leçons.

— Oh! fit-il avec une telle commisération qu'elle s'empressa d'ajouter :

— Non pas que j'en aie vraiment besoin; néanmoins cela ne me fait pas de mal, car...» Elle sent qu'il vaut mieux être tout à fait sincère. «Je ne pourrais pas vivre du peu que j'ai.

— Et qu'enseignes-tu donc?

— Ce que j'enseigne? Ne t'ai-je pas dit que je donnais des leçons de piano?

— De piano... vraiment? Mais oui... tu avais beaucoup de talent. Si tu n'avais pas abandonné... Vois-tu, tu n'aurais jamais été une grande pianiste, mais tu avais un don indiscutable pour certaines choses. Tu jouais très bien Chopin par exemple, et les petites pièces de Schumann.

— Tu t'en souviens encore?

— D'ailleurs, tu as choisi la meilleure part.

— Comment cela?

— Eh bien! Quand on n'est pas sûr d'être un maître, on fait mieux de prendre un mari et d'avoir des enfants.

— Je n'en ai qu'un.»

Il se mit à rire. «Eh bien, parle-moi de cet enfant, de ta vie...» Ils s'assirent sur une banquette dans la petite salle, devant les Rembrandt.

«Que te dire de moi? Ce n'est pas intéressant. C'est ta vie que je voudrais connaître!» Elle jeta sur lui un regard plein d'admiration. «Tu as

rudement bien fait ton chemin! Tu es devenu si célèbre...» Il fit une légère moue de la lèvre inférieure, comme mécontent.

— D'ailleurs, poursuivit-elle sans se dérouter, j'ai vu encore récemment ta photographie dans un magazine.

— Oui, oui, fit-il, impatienté.

— Mais j'en ai toujours été persuadée, dit-elle. Te souviens-tu quand tu as joué le *Concerto* de Mendelssohn à l'examen final? Tout le monde te le prédisait.

— Voyons, mon petit, nous n'allons pas passer notre temps à nous faire des compliments!... Quel genre d'homme était ton mari?

— Un homme bon, un noble cœur.

— Au fait, as-tu su que j'ai rencontré ton père environ huit jours avant sa mort?

— Vraiment?

— Tu ne le sais pas?

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Nous nous sommes arrêtés pendant un quart d'heure au moins à causer dans la rue. Je rentrais justement de ma première tournée de concerts.

— Il ne m'en a pas dit un mot. Pas un seul mot...!»

Elle dit cela avec une certaine colère, comme si son père avait omis quelque chose qui eût pu influencer le cours de sa destinée. «Mais pourquoi n'es-tu pas venu nous voir alors? Comment se fait-il d'ailleurs que tu aies soudain cessé tes visites, longtemps avant cela?

— Soudain? Non, peu à peu.» Il la regarda longuement et ses yeux cette fois-ci glissèrent le long de son corps, si bien qu'instinctivement elle ramena ses pieds sous sa jupe et serra les bras contre sa poitrine comme pour se défendre.

— Et dis-moi comment s'est fait ton mariage.»

Elle raconta toute l'histoire. Emil semblait l'écouter attentivement, mais tandis qu'elle parlait, toujours assise, il se leva et regarda par la fenêtre. Quand elle termina par une phrase sur la bonté de sa belle-famille, il lui dit : «Puisque nous sommes là, regardons tout de même quelques tableaux.»

Ils parcoururent lentement les salles du musée, s'arrêtant çà et là devant une toile. Berta disait quelquefois : «C'est beau, c'est superbe.» Il acquiesçait d'un signe de tête. Il semblait avoir complètement oublié sa présence. Elle fut jalouse de l'intérêt que lui inspiraient les tableaux. Soudain elle se trouva devant une des peintures qu'elle connaissait par

les cartons de M. Rupius. Tandis qu'Emil allait passer, elle s'arrêta et salua ce tableau comme un vieil ami. «Que c'est beau! Emil, s'écria-t-elle, n'est-ce pas que c'est beau? J'aime tant les œuvres de Falkenborgh.»

Il la regarda, quelque peu surpris.

Elle se troubla et essaya de continuer : «Parce qu'il y a tant..., parce que le monde entier...» Elle sentit qu'elle n'était pas sincère, qu'elle volait quelqu'un qui ne pouvait se défendre et, saisie d'un remords, elle ajouta : «Tu comprends, il y a chez nous un monsieur qui a un album ou plutôt des cartons pleins de gravures et voilà comment je connais ce tableau. C'est un certain Rupius; il est très malade, figure-toi qu'il est paralysé!» Elle se sentait obligée de dire tout cela à Emil, car ses yeux semblaient l'interroger sans cesse.

Il dit en souriant : «Voilà un autre chapitre, c'est vrai. Il doit y avoir aussi chez vous — il baissa la voix, comme un peu honteux de sa plaisanterie peu délicate — des messieurs qui ne sont pas paralysés.

Elle eut l'impression d'avoir à défendre ce pauvre M. Rupius et elle reprit : «C'est un homme très malheureux.» Elle se souvint de sa visite sur le balcon et fut prise d'une immense pitié.

Emil cependant poursuivit sa pensée : «Oui, voilà, je voudrais savoir tout ce que tu as vécu.

— Mais tu le sais.

— J'entends : depuis la mort de ton mari.

Elle comprit ce qu'il voulait dire, et fut un peu blessée : «Je ne vis que pour mon petit garçon, dit-elle avec conviction, je ne me laisse pas faire la cour, je suis très comme il faut.»

La gravité comique avec laquelle elle avait affirmé sa vertu le fit rire. Elle sentit immédiatement qu'elle aurait dû s'exprimer autrement et se mit à rire aussi.

— Combien de temps restes-tu à Vienne? demanda Emil.

— Jusqu'à demain ou après-demain.

— Si peu? Et où habites-tu?

— Chez ma cousine», répondit-elle. Quelque chose l'empêcha d'avouer qu'elle était descendue à l'hôtel. Elle fut aussitôt irritée de son mensonge et essaya de rectifier. Mais Emil dit vivement :

«Il te restera bien un peu de temps pour moi, j'espère?»

— Certainement.

— Eh bien, nous allons fixer un rendez-vous.»

Il regarda l'heure. «Oh!

— Tu es pressé? demanda-t-elle.

— Oui, en fait il faut qu'à midi je sois...»

Un immense malaise l'envahit à l'idée qu'elle allait se retrouver seule; elle reprit : «J'ai tout le temps que tu voudras, mais... pas trop tard dans la soirée...»

— Ta cousine est donc bien sévère?

— Mais, dit-elle, je n'habite pas chez ma cousine cette fois-ci.»

Il la regarda, étonné.

Elle rougit : «Tu comprends... quelquefois... avec sa nombreuse famille...»

— Donc, tu es à l'hôtel, dit-il, légèrement impatienté. Alors tu ne dois de comptes à personne et nous pouvons passer la soirée agréablement ensemble.

— Très volontiers, mais de toute façon je ne voudrais pas... même à l'hôtel je ne voudrais pas rentrer trop tard.

— Mais non, nous dînerons simplement ensemble et tu seras couchée à dix heures si tu veux.»

Ils descendirent lentement le grand escalier. «Donc, si cela te convient, dit Emil, retrouvons-nous à sept heures ce soir.»

Elle fut sur le point de s'écrier : «Si tard?» mais elle se ravisa en songeant à sa résolution de ne pas se trahir, et dit simplement : «Bon, à sept heures.

— Et... où ça?... En plein air, je pense? Nous déciderons où aller ensuite, nous aurons pour ainsi dire toute la vie devant nous... oui.» Il lui parut particulièrement distrait. Ils traversèrent le vestibule et s'arrêtèrent à la sortie. — Disons à sept heures... près de l'*Elisabethbrücke*¹.

— Très bien, à sept heures à l'*Elisabethbrücke*.»

Devant eux, la grande place, avec le monument à Marie-Thérèse² se trouvait en plein soleil. Il faisait chaud, mais un vent violent s'était levé. Berta eut l'impression que le regard d'Emil la scrutait. Il lui paraissait froid et lointain, tout autre que devant les tableaux. Il parla enfin : «Nous allons nous dire au revoir...»

Elle se sentit triste, comme abandonnée. «Ne voudrais-tu pas... ne pourrais-je pas t'accompagner un peu?»

— Oh! non, répondit-il. Et puis, par ce vent marcher, côte à côte en tenant son chapeau pour qu'il ne s'envole pas, quel plaisir! Du reste, on ne peut guère parler dans la rue et je suis très pressé... Mais veux-tu que je t'accompagne jusqu'à un fiacre?

— Non, non, j'aime mieux marcher.

— Comme tu voudras. Donc au revoir, Berta, et à ce soir.» Il lui tendit

la main et traversa rapidement la place. Elle le suivit longtemps des yeux. Il avait retiré son chapeau et le tenait à la main tandis que le vent s'engouffrait dans ses cheveux.

Il traversa le *Ring*, s'engagea sous le *Burgtor*¹, et disparut à ses yeux.

Sans l'avoir décidé, elle était partie lentement dans la même direction. Pourquoi cette froideur subite? Pourquoi ce départ précipité? Pourquoi cette peur d'être accompagné? Avait-il honte d'elle? Elle se regarda de la tête aux pieds pour voir si, malgré tout, sa robe n'était pas provinciale. Mais non! Au surplus les regards des passants lui faisaient comprendre que, loin d'être ridicule, elle était très jolie. Mais alors, pourquoi cet adieu subit? Elle se souvint du temps jadis : n'avait-il pas eu déjà cette étrange façon de briser tout net une conversation, visiblement absent, et incapable de maîtriser l'impatience qui s'emparait de tout son être? Oui, il était ainsi jadis, mais c'était moins frappant, peut-être, qu'aujourd'hui. Elle se souvenait cependant de l'avoir souvent plaisanté sur ses brusques sautes d'humeur, et d'avoir mis cela sur le compte de sa «nature d'artiste». Depuis lors, il en était devenu un vrai, et certainement plus distrait, plus imprévisible encore.

Les cloches des églises sonnèrent midi, toutes à la fois. Le vent redoubla, et lui envoya de la poussière dans les yeux. Une éternité s'étendait devant elle... dont elle ne savait que faire. Pourquoi ne voulait-il la voir qu'à sept heures? Sans se l'avouer, elle avait espéré passer toute la journée avec lui. Qu'avait-il donc à faire? Se préparait-il à un concert? Et aussitôt elle le vit, son violon à la main, adossé à une armoire ou au piano, comme il le faisait chez elle autrefois quand il lui jouait quelque chose. Comme ce serait bon d'être auprès de lui, de l'écouter, assise sur la chaise longue de sa chambre, ou de l'accompagner au piano! Serait-elle allée chez lui s'il le lui avait demandé? Pourquoi ne l'avait-il pas fait? Non, il ne pouvait pas, à l'instant même où il venait de la revoir... Mais ce soir... le lui demanderait-il ce soir? Et acceptera-t-elle? Et si elle accepte, pourra-t-elle lui refuser quelque chose, alors qu'il a une façon si ingénue de demander? Comme il a su escamoter les dix années qui ont passé!... Ne lui a-t-il pas parlé comme s'ils s'étaient vus tous les jours depuis cette époque!... «Bonjour, Berta, comment vas-tu?» La question qu'on pose quand la veille au soir on s'est dit «bonne nuit, à bientôt». Et pourtant, il a vécu tellement de choses depuis!... Et comment savoir qui s'assiéra sur son canapé dans l'après-midi tandis qu'il jouera du violon, appuyé au piano?... Non, elle

ne veut pas y penser, car si elle continue, il ne lui restera plus qu'à rentrer chez elle...

Elle longea la grille du *Volksgarten*, et put voir l'allée où elle se trouvait une heure plus tôt et où le vent soulevait des nuages de poussière. Donc ce qu'elle avait appelé de tous ses vœux était arrivé... elle l'avait revu. En avait-elle eu le plaisir escompté? A-t-elle ressenti quelque chose de particulier, tandis qu'elle se trouvait à côté de lui et que leurs bras se frôlaient?... Non. A-t-elle été contrariée par son adieu?... Peut-être. Voudrait-elle repartir sans le revoir?... Ô ciel, non! Elle est comme paniquée à cette idée. Depuis quelques jours, sa vie n'est-elle pas remplie de lui? Et toutes les années passées n'ont-elles eu d'autre but que de la ramener à lui en temps voulu?... Ah, si seulement elle avait un peu plus d'expérience, un peu plus de sagesse, elle serait capable de se tracer une ligne de conduite. Elle se demande ce qui serait le plus judicieux : la réserve ou l'abandon? Elle voudrait savoir ce qu'elle doit faire ou ne pas faire ce soir pour lui plaire plus sûrement. Elle sent qu'elle est en mesure de le conquérir, mais aussi de le perdre. Seulement, voilà, elle sait que réfléchir ne sert de rien, et qu'elle fera ce qu'il voudra.

Elle se trouve près de la *Votivkirche*¹, au carrefour de plusieurs rues. Le vent y est intolérable. Il est temps de déjeuner. Mais aujourd'hui elle ne veut pas rentrer dans son petit hôtel. Elle se dirige vers le centre. Elle pense brusquement qu'elle pourrait rencontrer sa cousine, mais cela lui est indifférent. Peut-être que son beau-frère l'a suivie à Vienne? Cette éventualité aussi la laisse froide. Elle se sent très positivement le droit de disposer d'elle et de son temps, plus que jamais. Elle flâne dans les rues et s'amuse à regarder les étalages. Place Saint-Étienne, l'envie la prend d'entrer un instant dans la cathédrale. Un bien-être indicible l'envahit, dans la pénombre de cette voûte gigantesque. Elle n'a jamais été pieuse, mais jamais non plus elle n'entre dans la maison de Dieu sans un certain recueillement; sans vraiment formuler de prières, elle a toujours cherché à faire monter ses vœux vers le Ciel. Elle se promène dans l'église d'abord comme une étrangère qui en explore les beautés. Puis elle s'assit sur un banc en face du petit autel d'une chapelle latérale.

Elle évoqua le jour de son mariage et se vit devant le prêtre avec son défunt mari... Ce souvenir pourtant était terriblement lointain et laissait son âme insensible comme s'il se fût agi d'étrangers. Mais soudain l'image changea comme dans une lanterne magique et ce fut Emil qui se trouvait à côté d'elle sans que sa volonté y fût pour quelque chose. Était-ce une prémonition, une prédiction du Ciel? Sans le vouloir encore, elle

joignit les mains et dit à voix basse : « Qu'il en soit ainsi ! » et comme pour donner plus de force à son vœu elle demeura un moment sur le banc, essayant de retenir l'image. Au bout de quelques minutes elle ressortit dans la rue et perçut le bruit et la lumière du jour qui l'assaillaient comme si c'était quelque chose de nouveau et qu'elle eût passé des heures à l'église. Elle se sentait calme et nimbée d'espérances.

Elle déjeuna dans un restaurant élégant de la *Kärntnerstrasse*¹. Elle n'était pas intimidée du tout et trouva puéril de n'avoir pas voulu descendre dans un hôtel de premier ordre. Rentrée chez elle, dans sa chambre, elle se déshabilla ; le repas riche et le vin, inhabituels pour elle, l'avaient si bien fatiguée qu'elle s'étendit sur sa chaise longue et s'endormit.

Il était cinq heures quand elle se réveilla. Et sans avoir vraiment envie de se lever. D'habitude à cette heure... Que ferait-elle si elle n'était pas venue à Vienne? S'il ne lui avait pas répondu... si elle ne lui avait pas écrit? S'il n'avait pas été décoré? Si elle n'avait pas vu son portrait dans un magazine? Si rien ne lui avait rappelé son existence? S'il était devenu un petit artiste inconnu dans un orchestre de banlieue? En voilà des idées... L'aime-t-elle donc parce qu'il est célèbre? Qu'est-ce que cela lui fait? S'intéresse-t-elle seulement à son jeu?... N'aimerait-elle pas mieux qu'il fût moins connu, moins fêté?... Certainement, elle se sentirait plus proche de lui, de la même famille, elle n'éprouverait pas cette gêne vis-à-vis de lui et il serait différent avec elle... Il ne manque pas de gentillesse, bien sûr, néanmoins... elle prend conscience maintenant tout à coup... que quelque chose aujourd'hui les a séparés. Oui, et c'est tout simplement qu'il est un homme que le monde entier connaît, tandis qu'elle n'est qu'une petite sotte de province! Elle le revoit dans la salle devant les Rembrandt, regardant par la fenêtre alors qu'elle lui parle; elle entend son adieu hâtif précédant un départ semblable à une fuite. Mais elle-même, a-t-elle ressenti quelque chose comme de l'amour? A-t-elle été heureuse d'écouter ses paroles? A-t-elle eu le désir de l'embrasser quand il se tenait à côté d'elle?... Rien de tout cela. Et maintenant... attend-elle avec impatience la soirée promise, se réjouit-elle à l'idée de le revoir dans deux heures? Et si, en prononçant un vœu, elle pouvait être transportée où bon lui semblerait, ne choisirait-elle pas, peut-être, de se trouver chez elle avec son enfant, de se promener avec lui dans les vignes, sans peur, sans émotion, avec la bonne conscience d'une mère accomplie, d'une honnête femme — au lieu de se trouver dans cette chambre d'hôtel sans âme, étendue sur un mauvais divan, et d'attendre

avec inquiétude et pourtant sans joie les heures qui vont venir? Elle pense au temps proche encore où elle ne s'occupait que de son fils, de sa maison, de ses leçons. N'était-elle pas satisfaite, presque heureuse alors?... Elle jette un regard autour d'elle. Les murs nus de la chambre d'hôtel, leur vilaine peinture bleue et blanche, les taches de poussière et de saleté au plafond, l'armoire avec sa porte éternellement entrouverte, tout cela l'horripile. Non vraiment, elle n'est pas dans son élément! Son déjeuner à l'élégant restaurant, ses flâneries à travers la ville, sa fatigue, le grand vent, la poussière sont pour elle des réminiscences désagréables; elle a l'impression d'avoir vagabondé. Puis une autre pensée l'inquiète : s'il arrivait quelque chose chez elle!... Si l'enfant allait avoir la fièvre et qu'on télégraphiât chez sa cousine, à Vienne, ou encore qu'on vînt l'y chercher sans la trouver... tout serait découvert, on saurait qu'elle a menti, comme une femme de mauvaise vie qui a ses raisons de... Horrible!... Dans quelle situation se trouverait-elle vis-à-vis de son beau-frère, de sa belle-sœur, d'Elly, de son grand neveu... de la ville entière qui l'apprendrait aussitôt... et de M. Rupius! Non, décidément, elle n'est pas faite pour ce genre de choses! Qu'elle a été enfant, qu'elle a été maladroite, le moindre hasard peut la trahir! N'avait-elle pas songé à tout cela? N'était-elle possédée que d'une pensée, celle de le revoir, et avait-elle tout risqué pour cela... sa bonne réputation, tout son avenir?... Sa famille l'abandonnera peut-être, et elle perdra ses leçons si tout est découvert!... Tout... Mais qu'est-ce qu'ils peuvent apprendre? Est-il arrivé quelque chose? A-t-elle quelque chose à se reprocher?... Et avec le bonheur que procure une conscience nette, elle peut répondre : Rien! Si elle le veut, aujourd'hui même... par le train de sept heures, elle peut quitter Vienne, et être à dix heures chez elle, dans son appartement, dans sa chambre douillette auprès de son enfant chéri... Oui, elle le peut; le petit évidemment ne serait pas là... mais elle n'aurait qu'à le faire chercher... Non, cependant elle ne rentrera pas... non, il n'y a pas de raison... demain matin, il sera temps encore. Elle va prendre congé d'Emil ce soir... Elle le prévient tout de suite qu'elle est décidée à rentrer chez elle le lendemain matin, et que du reste elle n'est venue que pour lui serrer la main... oui, voilà ce qui est le mieux. Oh, il peut bien l'accompagner jusqu'à son hôtel, et mon Dieu! il peut aussi dîner avec elle dans le jardin d'un restaurant s'il y tient... et elle s'en retournera comme elle est venue... Du reste, la manière d'être d'Emil la fixera sur ses intentions à son égard; elle sera très réservée, distante même, et elle n'aura pas de mal à cela, car elle est absolument calme. Tous ses désirs

semblent de nouveau éteints, et elle sent qu'elle est prédestinée à rester une femme honnête. Elle a résisté à la tentation étant jeune fille, elle a été fidèle à son mari, son veuvage a été celui d'une femme irréprochable... en un mot, s'il veut l'épouser, elle en sera heureuse, mais elle repoussera toutes avances audacieuses avec la même rigueur que... que... douze ans plus tôt quand, derrière la *Paulanerkirche*, il lui a montré sa fenêtre.

Elle se lève, s'étire, fait jouer ses doigts et s'approche de la fenêtre. Le ciel est obscurci par quelques nuages venus des montagnes, mais le vent s'est apaisé. Elle s'apprête à partir.

À peine Berta se fut-elle éloignée de quelques pas que la pluie se mit à tomber. Sous son parapluie ouvert, elle crut être à l'abri de mauvaises rencontres. L'air était imprégné d'une odeur agréable, comme si la pluie apportait à la ville les parfums des forêts voisines. Berta, tout au plaisir de se promener, ne pensait plus que vaguement à sa destination. Le flot tumultueux de ses états d'âme l'avait fatiguée : elle n'éprouvait plus rien. Elle allait sans crainte, sans espoir, sans résolution aucune. Elle longea de nouveau les jardins bordant le *Ring*¹ et prit plaisir à respirer les senteurs du lilas mouillé. Le matin, elle n'avait pas remarqué cette splendide floraison mauve. Une idée soudain la fit sourire; elle entra chez un fleuriste et acheta un bouquet de violettes. Tandis qu'elle approchait les violettes de son visage, elle se sentit très émue, et elle songea : le train de sept heures va partir pour chez moi; et elle se réjouit comme si elle venait d'être plus maligne que quelqu'un. Elle traversa lentement le pont, pensant à son dernier voyage à Vienne où elle avait passé là pour voir la fenêtre de l'ancienne chambre d'Emil. Une foule compacte se bouscule, ici. Deux flux s'interpénètrent : l'un vers la banlieue, l'autre vers la ville. Des voitures de toutes sortes se croisent; on entend des sonneries, des sifflements, les cris des cochers; Berta essaye en vain de s'arrêter, elle se sent entraînée. Subitement, un coup de sifflet strident. Une voiture s'arrête, une tête se penche à la portière... c'est lui. Des yeux, il lui fait signe d'approcher; quelques personnes s'arrêtent et veulent savoir ce que le jeune homme va dire à cette jeune dame qui s'avance vers sa voiture. Il dit, très doucement : «Veux-tu monter...?»

— Monter...?

— Mais oui, il pleut!

— J'aimerais mieux marcher.

— À ta guise.» Emil descend de voiture, paye le cocher et Berta

s'aperçoit, un peu effrayée, qu'une demi-douzaine de badauds attendent avec curiosité la suite de cette aventure. Emil se tourne vers Berta. «Viens.»

Ils traversent rapidement la chaussée et se mettent à l'abri des indiscrets. Ils s'en vont maintenant le long de la *Wien*, dans une rue un peu moins animée.

«Mais tu n'as même pas de parapluie, Emil!

— Ne veux-tu pas m'abriter sous le tien?... Attends, non, pas comme ça!» Il lui prend le parapluie des mains, passe son bras sous le sien et s'abrite en même temps qu'elle. Elle sent maintenant que c'est *son* bras, et elle est contente.

«Il n'y aura pas moyen d'aller à la campagne, dit-il.

— Dommage!

— Qu'as-tu fait de toute la journée?

Elle raconte son déjeuner dans un élégant restaurant.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit cela? Je pensais que tu étais invitée chez ta cousine; nous aurions aussi bien pu déjeuner ensemble...

— Tu avais tant à faire, dit-elle, fière de son ton dégagé et un peu ironique.

— Oui, évidemment; cet après-midi, j'ai dû écouter la moitié d'un opéra!

— Comment ça?

— Un jeune compositeur est venu me voir... un homme très doué du reste.»

Elle est très contente; voilà donc comment il occupe ses après-midi.

Il s'arrêta tout à coup et sans avoir quitté son bras, lui dit après l'avoir longuement regardée : «Tu sais que tu as beaucoup embelli? Oui, sérieusement! Et maintenant dis-moi franchement comment t'est venue l'idée de m'écrire?»

— Mais je te l'ai dit.

— Tu as pensé à moi pendant toutes ces années?

— Beaucoup.

— Durant les années de ton mariage aussi?

— Certainement, j'ai toujours pensé à toi. Et toi?

— Souvent, très souvent.

— Mais...

— Mais quoi?

— Tu es un homme, voilà.

— Oui... mais comment l'entends-tu?

— Tu as sûrement aimé beaucoup de femmes!

les premiers rangs. Elle remarqua deux... trois... quatre jeunes femmes, et plusieurs vieilles dames; deux d'entre elles étaient au premier rang, l'une très élégante, habillée de soie noire; l'autre paraissait être sa camériste. Berta pensa que l'équipage était certainement à l'élégante vieille dame et se sentit tranquillisée. Elle rebroussa chemin et, sans trop s'en rendre compte, chercha des yeux les jolies femmes qui pouvaient se trouver à l'église. Il y en avait quelques-unes, mais toutes semblaient profondément recueillies et Berta fut honteuse d'être la seule à se promener en ce lieu avec des pensées profanes. Elle s'aperçut que le solo de violon avait commencé. C'était lui qui jouait, lui, lui!... Pour la première fois depuis plus de dix ans, elle l'entendait jouer, et il lui sembla retrouver la même suavité, qu'elle reconnaissait comme on reconnaît le son d'une voix humaine. L'air de soprano commença. Ah! si elle avait pu voir la cantatrice! C'était une voix claire et fraîche, pas très travaillée; et Berta sentit qu'un lien singulier unissait le violon à cette voix. Emil devait évidemment connaître la jeune fille qui chantait... mais n'y avait-il pas quelque chose de plus, un mystère entre eux?... Le chant se tut tandis que le violon continuait, lui parlant maintenant à elle toute seule comme pour l'apaiser. L'orchestre reprit, et le violon solo planait au-dessus des autres instruments, ne semblant avoir qu'un seul désir, celui de s'expliquer avec elle. Il disait: Je sais que tu es là et je ne joue que pour toi... L'orgue entra, mais le violon dominait toujours. Berta était émue aux larmes. Enfin le violon se tut, comme englouti par le flot d'harmonie des instruments divers, et ne ressurgit pas. Berta n'écouait presque plus, mais cette musique l'enveloppait de sa douceur consolante. Parfois elle croyait même distinguer le violon d'Emil dans l'orchestre et tout ce qu'elle avait vécu lui paraissait invraisemblable comme un conte... d'être ici, en bas, appuyée contre un pilier, et lui, assis parmi les choristes, devant son pupitre... eux qui avaient passé la nuit dans les bras l'un de l'autre, et tous les gens dans cette église ne s'en doutaient pas... Elle voulait le voir... sans tarder! Elle décida de l'attendre en bas de l'escalier... elle ne lui parlerait pas... non, mais elle le verrait, descendant parmi les autres... ainsi que la cantatrice dont elle avait été jalouse. Mais à présent, elle ne l'était plus, elle avait compris qu'il ne pouvait lui mentir... La musique s'était tue. Berta voulut chercher l'escalier, mais elle fut poussée vers la sortie. Cela valait mieux... Elle ne pouvait pas se poster là et attendre... Que dirait-il? Il en serait certainement mécontent! Non, elle allait disparaître avec les autres, et c'est ce soir seulement qu'elle lui dirait qu'elle l'avait entendu. Elle avait peur

maintenant qu'il ne la vît. Arrivée à la sortie, elle descendit quelques marches et passa près de l'élégante voiture à l'instant même où la vieille dame et sa camériste y montaient. Elle sourit, se souvenant de la crainte que lui avait inspirée cette voiture, et sentit comme par enchantement se dissiper tous ses autres soupçons. Elle avait l'impression d'avoir vécu une étrange aventure et d'être au seuil d'une vie entièrement nouvelle. Mais pour la première fois, elle y découvrait un sens; tout le reste n'avait été qu'imaginaire et s'anéantissait, comparé au bonheur qui faisait battre son pouls, tandis qu'elle traversait en flânant les rues du faubourg pour rentrer à l'hôtel. Quand elle fut presque arrivée, elle se rendit compte qu'elle avait parcouru la ville comme dans un rêve et elle n'arriva même pas à se souvenir de son chemin ou si elle avait croisé des gens.

Quand elle demanda la clef de sa chambre, le portier lui remit une lettre et un bouquet de violettes et de lilas... Oh, pourquoi n'avait-elle pas pensé, elle aussi, à lui envoyer des fleurs?... Mais qu'avait-il à lui dire? Légèrement anxieuse, elle décacheta la lettre et lut:

« Mon aimée,

« Je veux te remercier encore de la douce soirée d'hier. Nous ne pourrions malheureusement pas nous voir aujourd'hui. Il ne faut pas m'en vouloir, ma chère Berta, je t'en prie, et je te demande aussi de me prévenir à temps la prochaine fois que tu reviendras à Vienne.

« Je suis tout à toi.

« Emil. »

Elle monta en courant jusqu'à sa chambre... Pourquoi ne pouvait-il pas la voir? Pourquoi n'en disait-il pas même la raison?... Que pouvait-elle savoir après tout de ses obligations professionnelles ou mondaines?... Il avait craint sans doute que ce ne fût trop long à expliquer, il avait senti qu'en insistant sur la cause de son empêchement, il aurait l'air de chercher un prétexte. Et cependant... Pourquoi écrivait-il « la prochaine fois que tu reviendras à Vienne »?... Ne lui avait-elle pas dit qu'elle restait quelques jours? Il l'avait oublié, certainement. Sans plus tarder, elle s'assit pour écrire:

« Mon Emil chéri,

« Je suis désolée de ce contretemps, mais je ne pars pas encore, heureusement. Écris-moi tout de suite, mon aimé, et dis-moi quand tu auras le temps de me voir demain ou après-demain. Mille tendres baisers.

« Berta. »

« P.-S. — La date de mon prochain voyage à Vienne est très incertaine et je ne voudrais pas partir sans t'avoir revu. »

Elle relut sa lettre et ajouta : « Il faut absolument que je te revoie ! »

Elle descendit en hâte dans la rue, remit cette lettre à un commissionnaire et lui recommanda de ne pas revenir sans réponse. Puis elle remonta chez elle et s'installa près de la fenêtre. Elle ne voulait pas réfléchir, elle voulait simplement regarder dans la rue, se distraire. Elle s'obligea à concentrer son attention sur les passants, se souvenant du jeu qu'elle avait souvent pratiqué avec ses frères et qui consistait à trouver à qui ressemblaient les personnes qu'on voyait. Il était assez difficile de trouver de ces ressemblances, car sa chambre était au troisième étage, mais d'un autre côté, l'éloignement facilitait une interprétation arbitraire. Vint d'abord une femme qui ressemblait à sa cousine Agathe, puis quelqu'un qui lui rappela son professeur de piano, au Conservatoire ; il donnait le bras à une femme qui avait le même air que la cuisinière de sa belle-sœur. Un jeune garçon avait l'allure de son frère, le comédien et juste derrière lui arrivait son père défunt, dans un uniforme de commandant ; il s'arrêta devant l'hôtel, leva les yeux comme s'il la cherchait et disparut sous la porte cochère. Pendant une minute, elle eut peur comme si c'eût été réellement le fantôme de son père, ressurgi de la tombe. Puis, éclatant d'un rire forcé, elle essaya de poursuivre son jeu, mais ce fut en vain. Elle guettait toujours le commissionnaire. Elle décida de déjeuner pour faire passer le temps. Quand elle eut commandé son repas, elle s'approcha encore une fois de la fenêtre. Elle ne regardait plus maintenant dans la direction d'où devait venir le commissionnaire, mais elle observait les omnibus et les tramways hippomobiles qui transportaient une foule de gens qui se rendaient dans les environs de Vienne. Elle revit le commandant de tout à l'heure et qui, un cigare à la bouche, sautait sur le marchepied d'un tramway. Il ne ressemblait plus du tout à son père. Un léger bruit derrière elle la fit se retourner : c'était le garçon d'hôtel. Berta mangea peu et but rapidement le vin. Sitôt après, elle eut sommeil et s'installa dans le coin du divan. Ses pensées devinrent vagues tandis qu'elle percevait, comme un écho lointain, les sons de l'orgue qu'elle avait entendus à l'église. Elle ferma les yeux et revit soudain, comme dans un mirage, la pièce où elle avait été la veille, les rideaux rouges et le lit blanc. Elle-même se trouvait assise près du piano, mais un autre l'enlaçait de ses bras... et c'était son neveu Richard. Elle ouvrit les yeux avec effort, se trouva affreusement dépravée et eut peur soudain de devoir expier ce rêve dévergondé. Elle retourna près de la fenêtre. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis que le commissionnaire était parti. Elle relut la lettre d'Emil. Son regard s'arrêta sur les derniers mots : « Je suis tout à toi. » Elle les prononça avec beaucoup de tendresse et songea à des mots semblables qu'il

lui avait dits durant cette nuit. Elle inventa le texte de la lettre qui allait arriver tout à l'heure et qui serait ainsi conçue : « Ma Berta bien-aimée, quelle chance que tu sois là demain ! Je t'attends sans faute à trois heures chez moi », ou encore : « Nous passerons toute la journée de demain ensemble », ou peut-être même : « J'ai pu me libérer pour cet après-midi ; nous nous reverrons aujourd'hui, viens tout de suite, je t'attends impatientement. »

Enfin, quoi qu'il arrive, que ce soit aujourd'hui ou demain, elle le reverra avant de quitter Vienne. Le contraire serait inconcevable. Pourquoi, alors, cet état de nervosité fébrile, comme si tout était fini ? Mais pourquoi aussi la réponse tarde-t-elle tant ?... Il a sans doute déjeuné en ville... naturellement, puisqu'il n'a personne pour tenir son ménage ! Il rentrera à trois heures au plus tôt... Cependant, s'il ne rentrerait pas chez lui, avant ce soir ?... Le commissionnaire, évidemment, a reçu l'ordre d'attendre de toute façon... et même jusqu'à la nuit... mais elle, à quoi va-t-elle passer son temps ? Elle ne peut pas rester près de cette fenêtre à regarder dans la rue. Les heures sont interminables ! Elle pourrait en pleurer d'énervement, de désespoir... Elle se promène de long en large dans sa chambre, s'arrête encore un moment près de la fenêtre, puis s'assied, prend un roman qu'elle a emporté dans son sac... mais elle le repose au bout de quelques secondes ; elle essaye même de dormir, mais en vain. Quatre heures sonnent enfin, elle attend depuis bientôt trois heures. On frappe à la porte, le commissionnaire entre et lui remet une lettre. Elle déchire l'enveloppe et d'un mouvement machinal, se retournant vers la fenêtre pour cacher l'expression de son visage à l'homme qui attend, elle se met à lire :

« Ma chère Berta,

« Tu es bien aimable de me dire que je pourrais te revoir demain ou après-demain à mon choix ; hélas ! je ne puis absolument pas disposer de ces jours-ci, ce que du reste j'avais essayé de te faire comprendre dans ma première lettre. Je le regrette autant que toi assurément. Mille bonnes choses et à un heureux revoir la prochaine fois. Ne m'oublie pas tout à fait... »

« Ton Emil. »

Quand elle eut terminé la lecture de cette lettre, Berta se trouva parfaitement calme ; elle paya le commissionnaire, constata même que ce qu'il réclamait constituait une sérieuse dépense pour elle. Puis elle s'assit à sa table et essaya de réfléchir. Elle se dit tout de suite qu'elle ne pouvait rester plus longtemps à Vienne, et elle regretta même de n'avoir pas de train immédiatement. Sur la table elle apercevait la bouteille de vin à

moitié vide, des miettes de pain autour de son assiette, et sur le lit sa jaquette à côté des fleurs que ce matin encore il lui avait envoyées. Que signifiait tout cela? Était-ce fini?... Confusément, mais avec l'impression que cela avait un lien avec ce qui venait de lui arriver, une phrase lui revint à l'esprit, qu'elle avait lue naguère sur les hommes qui ne demandent qu'une chose : « arriver à leur but... » Elle avait pris cela pour de la littérature... Du reste, la lettre qu'elle tient à la main n'est pas une lettre d'adieu, n'est-ce pas?... Mais en est-elle sûre?... Ces mots courtois ne sont-ils pas autant de mensonges?... Oui, le mensonge... c'est cela!... Pour la première fois, ce mot se présente nettement à son esprit : ... mensonge... Car elle en est sûre, sa décision était prise cette nuit tandis qu'il la raccompagnait, et le rendez-vous d'aujourd'hui, le désir de la voir chez lui, tout cela n'était que mensonge... Elle essaye de se souvenir de la soirée de la veille; elle cherche à comprendre comment elle peut l'avoir contrarié ou déçu... C'était un bonheur parfait, cependant, et il avait semblé tout heureux, aussi heureux qu'elle... Mensonge aussi que ce bonheur-là?... Qu'en savait-elle?... Peut-être l'avait-elle blessé sans s'en douter?... Toute sa vie avait été celle d'une femme honnête... se doutait-elle seulement des maladresses, des sottises qu'elle avait pu commettre?... peut-être qu'à un moment où elle avait cru, dans l'abandon de sa tendresse, le combler lui aussi de joie dans son propre ravissement, il l'avait trouvée ridicule et désagréable... Que sait-elle au fond de tout cela?... Et soudain elle a comme un regret, un remords presque d'avoir vécu si chastement et sagement jusqu'à la veille, de n'avoir pas eu d'autre amant avant lui... Elle se souvient aussi de ses questions et comment, la veille déjà, il avait éludé ses timides allusions à sa carrière d'artiste et sa demande de l'entendre jouer pour elle seule, comme s'il n'entendait pas qu'elle entrât dans cette sphère. Il lui avait donc caché ce qui était l'essence de sa vie, et sur ce point-là surtout, il lui était demeuré étranger, comme à dessein; elle se rendit compte que rien ne les unissait, sinon la volupté d'une nuit, et que l'aube les avait trouvés totalement étrangers l'un à l'autre, autant qu'ils avaient pu l'être durant ces dernières années... Encore une fois, sa jalousie l'embrase... Mais il lui semble qu'elle a toujours connu cela... Amour et méfiance et espoir et remords et désir et jalousie... et pour la première fois de sa vie, elle a l'âme bouleversée au point de comprendre le désespoir des malheureux qui se jettent par la fenêtre... Elle comprend qu'elle ne peut supporter cette incertitude... il lui faut se rendre chez lui et lui poser une question... mais lui poser une question comme on presse un couteau sur la gorge d'un homme...

Elle s'en va précipitamment à travers les rues désertes, comme si toute la population de Vienne était à la campagne... Le trouvera-t-elle seulement chez lui?... Ne se doutera-t-il pas qu'elle veut venir le voir, lui demander des explications, et n'aura-t-il pas pris les précautions nécessaires pour éviter cet entretien?... Elle a honte de cette pensée... mais pourtant... s'il était là, serait-il seul?... Et s'il n'est pas seul, la laissera-t-on entrer?

Et même si elle le trouve dans les bras d'une autre, qu'aurait-elle à dire?... Lui a-t-il promis quelque chose? Lui a-t-il juré de lui être fidèle? Et le lui a-t-elle même demandé? Avait-elle pu croire une minute que vivant à Vienne, il avait attendu qu'elle eût l'idée de le féliciter de sa décoration espagnole?... N'avait-il pas le droit de lui dire : C'est toi qui es venue te jeter à mon cou et t'offrir à moi? Et en toute conscience... n'aurait-il pas raison? N'est-elle pas venue ici pour devenir sa maîtresse... rien que pour cela... sans s'arrêter au passé, sans aucune assurance pour l'avenir... rien que pour cela! D'autres désirs, d'autres espoirs n'avaient été que vagues et pâles face à ce désir-là... Elle a mérité ce qui lui arrive et si elle est honnête, elle doit constater que c'est encore le meilleur souvenir de sa vie...

Elle s'est arrêtée au coin d'une rue; tout est silencieux autour d'elle, en cette journée estivale où l'air est devenu lourd et accablant. Fatiguée, elle reprend le chemin de l'hôtel, et une nouvelle pensée traverse son esprit : ne serait-il pas fatigué, lui aussi, et n'est-ce pas à cause de cela qu'il l'a décommandée?... Elle se juge bien experte d'avoir cette idée... et elle songe qu'il est incapable d'aimer autrement, qui que ce soit... et soudain la voilà qui se demande si elle vivra d'autres nuits semblables... et si elle n'aura pas elle-même un autre amant... Et elle se réjouit d'oser une pareille question, comme si elle se vengeait par là de son regard protecteur et de son sourire un peu ironique!

Elle est remontée au troisième étage, dans cette chambre d'hôtel si peu confortable. Le déjeuner n'a pas encore été desservi, sa jaquette et les fleurs sont toujours sur le lit. Elle prend ces fleurs et les approche de ses lèvres, comme pour les embrasser. Mais soudain, comme si toute sa colère éclatait, elle les lance par terre d'un geste violent. Puis elle se jette sur son lit en couvrant sa figure de ses mains.

Au bout de quelques minutes, elle se calma. C'était peut-être très bien qu'elle puisse rentrer chez elle le soir même. Elle songea à son petit garçon et à son joli sourire, tous les soirs, quand sa Maman se penche sur son lit. Elle eut grande envie de le revoir; elle voulait aussi revoir Elly et

étaient assez intimes pour cela... Mme Rupius se souvenait-elle encore de ce que Berta lui avait dit à la gare, et en parlait-elle dans son délire... qu'importe, du reste? L'essentiel est qu'Emil écrive et que Mme Rupius guérisse... Il faut qu'elle y retourne et parle à M. Rupius, il lui répétera ce que le médecin a dit... Et elle presse le pas à travers les vignobles, descendant la colline vers chez elle... Rien n'est arrivé, ni lettre ni télégramme... Fritz est sorti avec sa bonne... Mon Dieu, qu'elle se sent abandonnée! Elle se hâte d'aller chez les Rupius, la bonne lui ouvre. Les nouvelles sont très mauvaises, M. Rupius n'est pas visible...

«Qu'a-t-elle donc, ne savez-vous pas ce qu'a dit le médecin?

— Le docteur a parlé d'une inflammation.

— Quel genre d'inflammation?

— Il a peut-être même dit empoisonnement du sang. Une infirmière de l'hôpital ne va pas tarder.»

Berta s'en alla. Quelques personnes étaient assises devant le café de la place, quelques officiers aussi, comme d'habitude à cette heure. Ils ne savent certainement pas ce qui se passe là-haut, se dit Berta, sans quoi ils ne seraient pas si gais et insoucians... Un empoisonnement du sang... comment expliquer cela?... Ce devait être une tentative de suicide!... Mais pourquoi?... Parce qu'elle n'avait pas obtenu de partir en voyage... ou... parce qu'elle n'avait plus voulu? Mais elle ne va pas mourir... non, il ne faut pas qu'elle meure!

Pour passer le temps, Berta va voir sa famille. Elle ne trouve que sa belle-sœur qui est au courant de la maladie de Mme Rupius, mais que cela n'émeut pas autrement. Albertine se met bientôt à parler de choses et d'autres. Berta trouve cela insupportable et la quitte.

Le soir, elle essaie de raconter des histoires à son petit garçon, puis elle lit le journal où elle découvre à nouveau une annonce du concert d'Emil. Elle trouve très curieux que ce concert n'ait pas encore eu lieu, qu'il ne soit pas déjà passé.

Elle ne peut pas aller se coucher sans avoir pris d'autres nouvelles de Mme Rupius. Elle trouve dans l'entrée la garde au visage souriant et aux yeux consolants. C'est elle que le docteur Friedrich envoie toujours chez ses clients personnels.

«Notre bon docteur saura bien tirer madame Rupius de là», dit-elle. Cette garde a l'habitude de faire des observations de ce genre, Berta le sait parfaitement, et cependant son angoisse se dissipe. Elle rentre chez elle, se couche, et s'endort paisiblement.

Le lendemain matin elle se réveille tard. Elle se sent reposée et fraîche. Une lettre se trouve sur sa table de chevet. Elle fait un effort pour se souvenir : Mme Rupius est très malade et voilà sans doute une lettre d'Emil. Elle se saisit du courrier d'un geste si brusque qu'elle fait basculer le petit chandelier, elle arrache l'enveloppe et lit :

«Ma chère Berta!

«Merci mille fois de ta bonne lettre; elle m'a fait grand plaisir. Quant à ton idée de venir habiter Vienne, je te conseille d'y réfléchir à deux fois. Les choses ne se présentent pas du tout ici comme tu sembles le croire. Il est très difficile, même pour les artistes connus et cotés, d'obtenir des leçons à peu près bien payées, juge un peu de ce qu'il en serait pour toi, du moins pour commencer... Il me semble que tu te heurterais à des obstacles presque insurmontables. Tu as chez toi une existence assurée, ton cercle de parents et d'amis, ta maison, sans compter que c'est la ville où tu as vécu avec ton mari, où tu as mis ton enfant au monde, et ta place est là. Abandonner tout cela et te précipiter dans l'impitoyable mêlée de la grande ville, serait absolument insensé. Je ne veux pas parler du rôle que ta sympathie pour moi (tu sais que je te la rends de tout cœur) pourrait jouer dans tes décisions, car cela mettrait la discussion sur un autre terrain et il ne le faut pas. Je n'accepte pas de sacrifice de ta part, à aucun prix. Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai le désir de te revoir le plus tôt possible, car je n'aspire qu'à revivre avec toi une heure de bonheur pareille à celle que tu m'as donnée (et dont je te remercie encore). Ne peux-tu pas t'arranger, mon petit, pour passer un jour et une nuit à Vienne toutes les quatre ou six semaines à peu près? J'espère que nous serons encore heureux bien souvent. Je ne pourrai malheureusement pas te revoir ces jours-ci, car aussitôt après mon concert, je partirai pour Londres (*season*); j'irai ensuite en Écosse. Je remets à cet automne le plaisir de te revoir. Adieu donc, ma chérie, j'embrasse derrière ton oreille la jolie petite place que je préfère¹.

«Ton Emil.»

Quand Berta eut lu cette lettre, elle resta pendant quelques secondes immobile dans son lit. Un frisson la secoua. Elle n'était pas surprise, elle savait qu'elle n'avait jamais compté sur autre chose. Elle se reprit... Toutes les quatre ou six semaines... charmant... Oui, pour un jour et une nuit... quelle horreur!... Et la peur qu'il avait de la voir venir à Vienne... Et cette phrase à la fin qui semblait vouloir fouetter ses sens à distance comme si

c'était la seule chose qu'il y eût entre eux... Ah! quelle horreur... quelle... quelle honte... jusqu'où était-elle allée?... Elle se sent écoeurée... écoeurée...! Elle se lève d'un bond et s'habille... Eh bien quoi, après tout?... C'était fini, fini, fini!... Il n'avait pas le temps... pas une minute à lui consacrer... Un jour et une nuit toutes les six semaines, à partir de l'automne... Mais comment donc, monsieur, j'accepte avec joie votre offre honorifique... je ne demande que cela! Je continuerai à m'abêtir, à m'aigrir dans ce trou en donnant des leçons... Vous jouerez du violon, vous tournerez la tête aux femmes, vous voyagerez, vous serez heureux et célèbre... riche... et toutes les quatre ou six semaines vous m'accorderez une nuit dans une chambre minable où vous amenez des filles de la rue, dans un lit où beaucoup d'entre elles ont couché avant moi... Quelle horreur... Pouah... Pouah...! Allons, vite, se préparer... partir chez les Rupius... Anna est malade, gravement malade... que m'importe le reste?

Avant de quitter la maison, elle caressa et embrassa tendrement son petit garçon; et se souvint soudain de ce que lui avait écrit Emil: rester et vivre à l'endroit où elle avait mis son enfant au monde... Il avait raison, même s'il ne l'avait pas écrit parce que c'était vrai, mais seulement pour ne pas risquer de la voir plus souvent qu'une fois toutes les six semaines.

Allez, en route!... Pourquoi ne s'inquiétait-elle donc pas du tout pour Mme Rupius?... Mais oui, elle allait mieux hier soir... Et où était la lettre?... Elle l'avait machinalement glissée dans son corset.

Les officiers installés devant le café déjeunaient; ils étaient couverts de poussière et revenaient de manœuvres. L'un d'eux, très jeune encore, sans doute un nouveau venu, suivit Berta du regard... Ne vous gênez pas, monsieur..., je suis à votre disposition, car je ne suis occupée que toutes les quatre ou six semaines à Vienne... je vous en prie, vous n'avez qu'à me dire vos heures...

La porte du balcon était ouverte, le dessus du piano en velours rouge était suspendu à la balustrade. Allons, tout semblait rentré dans l'ordre... le dessus du piano ne serait pas sur le balcon, sinon... Donc allons-y, il n'y avait plus qu'à monter sans hésitation!...

La bonne vient ouvrir. Berta juge toute question superflue, en voyant dans les yeux écarquillés de la servante cette expression de stupeur horrifiée que fait naître l'approche d'une mort atroce. Berta entre, d'abord au salon; la porte donnant accès à la chambre est ouverte à deux battants.

Le lit poussé au milieu de la pièce est accessible de tous les côtés. À un

bout est assise l'infirmière, épuisée, la tête inclinée sur sa poitrine; à la tête du lit, M. Rupius, dans sa voiture d'infirmier. La chambre est obscure et Berta ne peut distinguer la figure d'Anna que lorsqu'elle se trouve tout près. Elle semble dormir. Berta s'approche encore. Elle entend la respiration d'Anna, régulière mais affreusement précipitée, jamais elle n'a entendu un être humain respirer de la sorte. Berta sent sur elle le regard des deux autres. Un instant, elle s'étonne qu'on l'ait laissée entrer, puis elle comprend qu'il n'y a plus de mesures de prudence à observer, que le dernier mot est dit.

Subitement, deux yeux se portèrent sur Berta. Mme Rupius venait d'ouvrir les yeux et fixait son amie avec intérêt. L'infirmière partit discrètement dans la pièce à côté, et Berta prit sa place, s'approcha du lit. Elle prit dans les siennes la main qu'Anna lui tendait, et lui dit doucement: «Chère madame Rupius, n'est-ce pas que vous allez déjà beaucoup mieux?» Elle se rendit compte qu'elle venait encore de dire quelque chose de maladroit, mais elle en prit son parti; vis-à-vis de cette jeune femme, c'était décidément son lot et apparemment jusqu'à la dernière heure.

Anna sourit; elle était pâle et avait vraiment l'air d'une jeune fille. «Chère Berta, je vous remercie, dit-elle.

— Mais de quoi, Anna, de quoi, ma chérie?» Elle avait beaucoup de mal à ne pas pleurer. En même temps, elle se demandait avec curiosité ce qui avait pu arriver.

Un long silence s'installa... Anna fermait les yeux et semblait dormir. M. Rupius demeurait immobile; Berta interrogea du regard tantôt la malade, tantôt le mari. Elle pensa qu'en tout cas, il fallait attendre. Que dirait Emil si c'était *moi* qui mourais? Ah, il aurait tout de même un peu de chagrin en pensant que celle qu'il a tenue dans ses bras, quelques jours plus tôt, se décompose. Il pleurerait même, peut-être... Oui, dans un cas pareil, il pleurerait... tout misérable égoïste qu'il est... Mais où s'égarait à nouveau ses pensées tandis qu'elle tient toujours la main de son amie dans la sienne? Si seulement elle pouvait la sauver...! Laquelle d'entre elles deux est le plus à plaindre? Celle qui va mourir ou celle qu'on a honteusement bafouée? Fallait-il vraiment, pour une nuit?... non, c'eût été encore trop beau!... même pas pour une heure... l'avilir, ruiner sa vie à ce point? Quel manque de scrupules, quelle insolence...! Et comme elle le détestait! comme elle le haïssait... Elle voudrait qu'il rate son prochain concert, qu'il s'arrête net, que le public se moque de lui, qu'il soit honteux et ridicule, que le lendemain matin on lise dans

tous les journaux : M. Emil Lindbach est fini, complètement fini... Et toutes ses maîtresses diraient : un violoniste qui rate son concert, merci du peu... Alors il viendrait, repentant, la retrouver elle, la seule qui l'aimât depuis sa jeunesse, d'un amour inaltérable... elle qu'il a tellement méconnue!... Il saurait bien se souvenir et implorer son pardon... Tu vois... lui dirait-elle alors, tu vois, Emil... car elle sait d'avance qu'elle ne trouvera pas autre chose à lui dire... Mais la voilà qui pense encore à lui, sans cesse... et n'est-elle pas auprès d'une mourante, avec cet homme silencieux là-bas, qui est le mari... Le calme règne; même les bruits de la rue, qui pénètrent par la porte ouverte du balcon, sont lointains et indécis... voix humaines, grincements de roues, une sonnerie de cycliste, cliquetis d'un sabre qu'on traîne sur le pavé, gazouillis des oiseaux par instants... mais tout cela est si lointain et appartient à un monde différent.

Anna s'agite, elle jette la tête de droite à gauche... plusieurs fois de suite, toujours plus vite... Berta entend derrière elle une voix qui dit doucement : «Cela commence.» Elle se retourne; c'était l'infirmière au visage souriant; mais Berta se rendit compte à présent que l'expression de cette figure, loin d'être souriante était un masque figé pour essayer toujours de dissimuler la douleur, et elle trouva ce visage incroyablement effrayant... Qu'a-t-elle dit?... Cela commence... comme au théâtre, ou pour un concert... Et elle se souvint d'avoir entendu les mêmes paroles prononcées à son chevet, quand elle avait mis son enfant au monde...

Soudain Anna ouvrit les yeux... des yeux démesurément agrandis; elle les fixa sur son mari et, essayant en vain de se redresser, elle articula très distinctement : «C'est toi seul, toi seul... crois-moi, c'est toi seul que j'ai...» Le dernier mot s'éteignit sur ses lèvres, mais Berta le devina.

«Je sais», dit Rupius, et, se penchant sur la moribonde, il la baisa au front. Anna l'entoura de ses bras tandis que les lèvres de son époux se posaient sur ses yeux. La garde s'était à nouveau éloignée. Soudain Anna repoussa son mari; elle ne le reconnaissait plus, elle avait perdu conscience. Berta, tout effrayée, se leva mais demeura au pied du lit. «Allez-vous-en, maintenant», lui dit M. Rupius. Elle hésita.

«Allez», répéta-t-il d'un ton sévère.

Berta comprit qu'elle devait obéir. Elle s'éloigna sur la pointe des pieds, comme si le bruit de ses pas avait pu encore déranger Anna. Arrivée dans l'entrée, elle vit le docteur Friedrich qui enlevait son pardessus, tout en causant avec son assistant. Il n'eut pas l'air de remarquer Berta et elle l'entendit qui disait : «Si les choses avaient été autrement, j'aurais fait la déclaration, bien sûr, mais devant cette issue...

De plus, il y aurait eu un scandale affreux, et ce pauvre Rupius serait le seul à en souffrir... Bonjour, madame, dit-il en apercevant Berta.

— Mais enfin, docteur, que se passe-t-il?»

Le médecin lança un coup d'œil significatif à son assistant, puis s'adressant à Berta : «Septicémie, dit-il. Vous savez ce que c'est, madame, une petite blessure au doigt avec un canif peut devenir mortelle, parfois même on n'arrive pas à découvrir la plaie. C'est un affreux malheur... oui... oui.» Il pénétra dans la chambre, son assistant le suivit.

Berta se retrouva dans la rue, comme étourdie. Que signifiaient les mots qu'elle venait d'entendre?... Faire la déclaration... scandale? Serait-ce donc Rupius qui aurait assassiné sa femme?... Non, quelle aberration!... mais il fallait qu'Anna ait été victime d'un crime quelconque... et ce qui s'était passé avait un rapport indéniable avec son dernier voyage à Vienne. Car elle était tombée malade la nuit de son retour... Et les paroles de la mourante lui revinrent à l'esprit : Toi seul, toi seul, je n'ai aimé que toi... N'avait-elle pas semblé implorer son pardon?... elle n'avait aimé que lui... et cependant un autre... Il était certain qu'elle avait un amant à Vienne... oui, mais cette explication était encore insuffisante... Elle avait voulu partir en voyage et elle ne l'avait pas fait... Quelles avaient donc été ses paroles à la gare... Je me suis décidée à autre chose... Elle avait peut-être rompu avec son amant à Vienne et en rentrant... s'était empoisonnée... Mais pourquoi, puisque c'était son mari qu'elle aimait?... Et elle n'avait pas menti... Oh, non!... Berta n'arrivait pas à comprendre...

Elle regretta de s'en être allée... que devait-elle faire, à présent?... Elle était par trop troublée. Elle ne pouvait ni rentrer chez elle ni se rendre chez sa belle-sœur; il lui fallait retourner là-bas... Anna serait-elle morte aussi si Emil lui avait écrit une lettre différente?... Vraiment, elle déraisonnait... Car c'étaient là des faits totalement indépendants — et pourtant... pourquoi n'arrivait-elle pas à les dissocier?...

Elle monta de nouveau l'escalier en courant et pénétra dans cet appartement qu'elle avait quitté à peine un quart d'heure plus tôt. La porte sur le palier était grande ouverte. La garde la reçut dans l'entrée. «Tout est fini dit-elle.» Berta entra au salon. M. Rupius y était seul, assis à la table, la porte de la chambre mortuaire était close. Il laissa Berta approcher tout près, saisit la main qu'elle lui tendait et lui dit : Mais pourquoi a-t-elle fait cela?... pourquoi *une chose pareille*?

Berta se taisait.

Rupius poursuivit : « Ce n'était pas nécessaire... Grand Dieu, ce n'était pas nécessaire ! Que m'importe l'opinion du monde... N'est-ce pas ? »

Berta acquiesça d'un signe de tête.

« L'important est de vivre... c'est vivre qui compte. Pourquoi a-t-elle fait cela ? » Il semblait parler calmement, bien que chacun de ses mots sonnât comme un sourd gémissement. Berta pleurait.

« Non, ce n'était pas nécessaire... Je l'aurais élevé, élevé comme mon enfant à moi... »

Alors Berta leva brusquement les yeux. D'un seul coup, elle comprit tout et une crainte atroce s'empara de son être... Si elle-même... si elle aussi, au cours de cette nuit... durant cette heure...?! Elle se sentit défaillir d'angoisse... Cette possibilité qu'elle avait à peine envisagée jusque-là lui semblait subitement une indiscutable certitude... C'était inévitable, la mort d'Anna en était le présage certain : un avertissement du ciel. Et en même temps revint en elle encore une fois le souvenir de la promenade que douze ans auparavant elle avait faite avec Emil au bord de la *Wien*, quand Emil l'avait embrassée et qu'elle avait pour la première fois éprouvé un brûlant désir de maternité. Pourquoi n'avait-elle pas éprouvé ce même désir, l'autre nuit dans ses bras?... Elle était forcée de se l'avouer maintenant : elle n'avait cherché que le plaisir d'un instant ; elle n'avait pas agi mieux qu'une fille et ce serait un juste châtement du ciel, si elle succombait à sa honte comme la malheureuse qui gisait à côté.

« Je voudrais la revoir », dit-elle.

Rupius indiqua la porte. Berta l'ouvrit, s'approcha doucement du lit où reposait la morte, la contempla longuement et la baisa sur les deux yeux. Un calme sans pareil l'envahit. Elle eût voulu rester pendant des heures auprès de ce corps devant lequel ses propres déceptions, ses souffrances perdaient de leur importance. Elle s'agenouilla près du lit et joignit les mains, mais sans pourtant prier.

Sa vue se troubla subitement, elle fut en proie à une faiblesse soudaine et familière, à un vertige passager. D'abord frémissante d'angoisse, elle respira bientôt, soulagée, car l'apparition de cette fatigue lui révélait qu'en cet instant non seulement ses craintes d'avant, mais aussi toute la folie de ces troubles journées, les derniers frissons d'une féminité frustrée, tout cela qu'elle avait pris pour de l'amour commençait à se volatiliser. Et, agenouillée près de la couche funèbre, elle comprit qu'elle n'était pas de ces inconscientes qui peuvent vider d'un trait la coupe du plaisir. Elle pensa avec écœurement à cette seule heure de volupté qu'il

lui avait été donné de vivre, et les joies impudiques qu'elle avait alors goûtées lui apparurent comme un monstrueux mensonge, comparées à l'innocence de ce baiser ardent et pur dont le souvenir avait illuminé sa vie entière. Elle comprit toute la magnifique pureté du sentiment qui avait uni cet infirme assis à côté, et cette femme, que sa tromperie avait précipitée dans la mort. Et tandis qu'elle contemplait le front pâle de la morte, elle pensa à l'inconnu qui avait causé sa perte à elle et qui pourrait jouir de la vie, sans châtement et probablement aussi sans remords, allant et venant dans la grande ville — comme du reste aussi... un autre, non, comme tous ces milliers d'autres qui avaient frôlé sa robe l'autre jour, qui avaient fixé sur elle un regard concupiscent. Et un soupçon de l'injustice monstrueuse qui régent le monde l'effleura : l'injustice que la femme ait été créée avec les mêmes appétits, le même désir de bonheur que l'homme ; puisque pour elle ce plaisir devient péché, la rançon de la volupté expiation, quand son désir charnel n'est pas en même temps le désir d'être mère.

Elle se releva, jeta un dernier regard d'adieu à l'amie si chère et quitta la chambre mortuaire. M. Rupius, immobile, l'attendait à côté, exactement dans l'attitude où elle l'avait quitté. Du fond de son âme, Berta eût voulu trouver des paroles consolantes à lui dire. Durant un instant il lui sembla n'avoir vécu son propre destin que pour pouvoir mieux mesurer l'immense détresse de cet homme. Elle aurait voulu lui dire tout cela, mais elle sentit qu'il était de ces êtres qui désirent rester seuls avec leur douleur. Et sans un mot elle s'assit en face de lui...

Traduction révisée par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent.